Atelier d'Écriture

far° festival des arts vivants, du samedi 18 au samedi 25 août 2018

renverser

participant.e.s —

Alexandra Barrau

Sarah Benninghoff

Laura Ige

Anne-Loyse Jaques

Laurent Pichaud
artiste invité 2018

Diane Rivoire

Ludovic Vial

Baptiste Winckler

Ed Wige

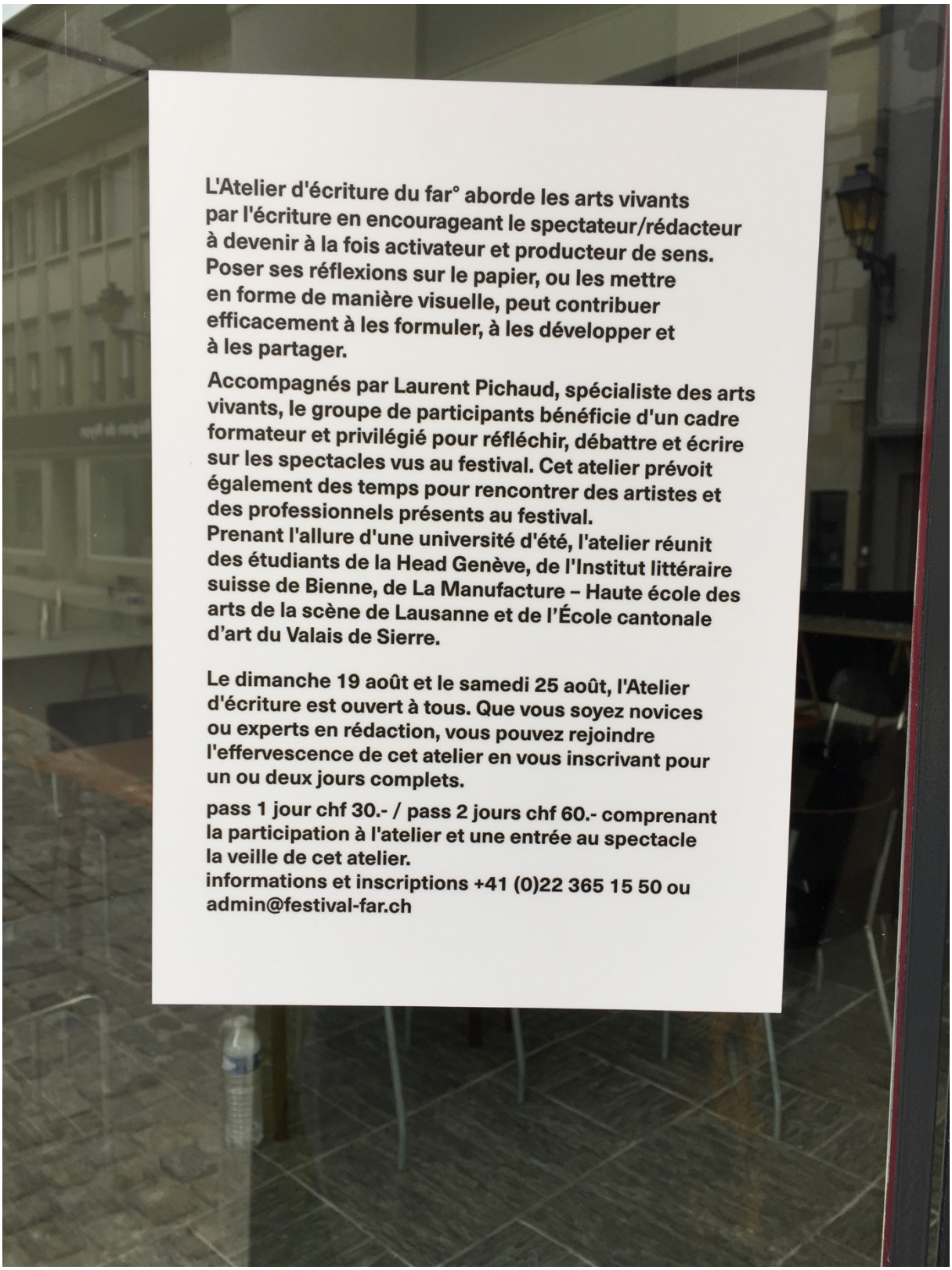
participantes jours ouverts —

Nathalie Garbely

Magali Raspail

Patrizia Romagnoli

Dorothée Thébert



L'Atelier d'écriture du far° aborde les arts vivants par l'écriture en encourageant le spectateur/rédacteur à devenir à la fois activateur et producteur de sens. Poser ses réflexions sur le papier, ou les mettre en forme de manière visuelle, peut contribuer efficacement à les formuler, à les développer et à les partager.

Accompagnés par Laurent Pichaud, spécialiste des arts vivants, le groupe de participants bénéficie d'un cadre formateur et privilégié pour réfléchir, débattre et écrire sur les spectacles vus au festival. Cet atelier prévoit également des temps pour rencontrer des artistes et des professionnels présents au festival.
Prenant l'allure d'une université d'été, l'atelier réunit des étudiants de la Head Genève, de l'Institut littéraire suisse de Bienne, de La Manufacture – Haute école des arts de la scène de Lausanne et de l'École cantonale d'art du Valais de Sierre.

Le dimanche 19 août et le samedi 25 août, l'Atelier d'écriture est ouvert à tous. Que vous soyez novices ou experts en rédaction, vous pouvez rejoindre l'effervescence de cet atelier en vous inscrivant pour un ou deux jours complets.

pass 1 jour chf 30.- / pass 2 jours chf 60.- comprenant la participation à l'atelier et une entrée au spectacle la veille de cet atelier.
informations et inscriptions +41 (0)22 365 15 50 ou admin@festival-far.ch

statement du workshop

— c'est un workshop mené par un chorégraphe, à l'intérieur d'un festival d'arts vivants

— nous ne sommes pas là pour acquérir des techniques d'écriture

— nous ne sommes pas là pour écrire sur les spectacles que nous allons voir

— nous sommes réunis pour expérimenter

— chaque jour nous écrirons à travers des protocoles inspirés-transpirés des spectacles que nous aurons vu ensemble la veille

— si aucun de nous ne se pose comme un « savant » de la discipline littéraire, cela nous permettra d'interroger, grâce à nos expérimentations, *d'où* nous écrivons

— nous n'écrivons pas pour soi, chaque texte produit durant le workshop sera adressé : au groupe, aux passants, aux artistes, à la ville, à l'équipe du festival, etc.

samedi 18 août
jour 1

protocole du jour

Nous ne nous connaissons pas encore tou.te.s, alors nous allons nous présenter les un.e.s les autres, par l'écriture.

Nous sommes 8 participant.e.s aujourd'hui, nous écrivons des autoportraits à travers des consignes proposées par chacun.e d'entre nous à tour de rôle, une forme de cadavre exquis ou de portrait chinois en 8 phrases.

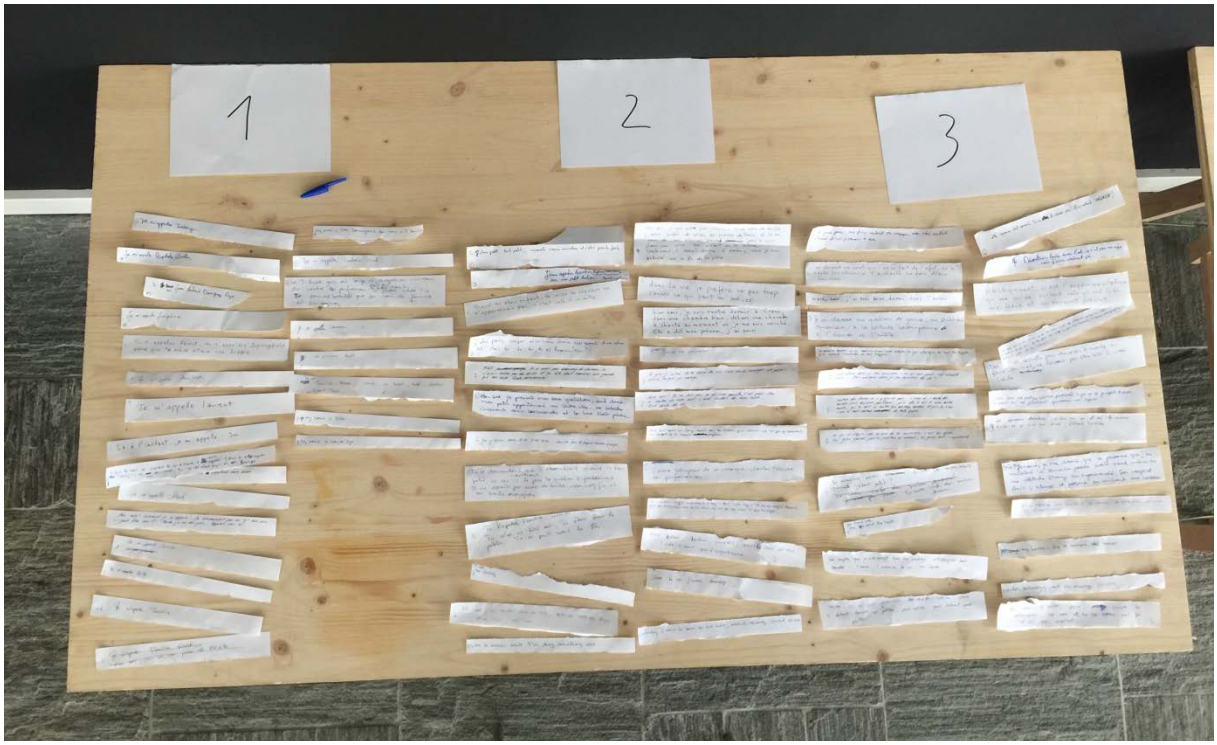
Nous refaisons l'exercice trois fois en changeant à chaque fois la thématique. Ainsi nous écrivons :

un autoportrait documentaire —
un autoportrait fictionnel —
un autoportrait en Juan Dominguez —
dont nous avons vu le spectacle hier soir.

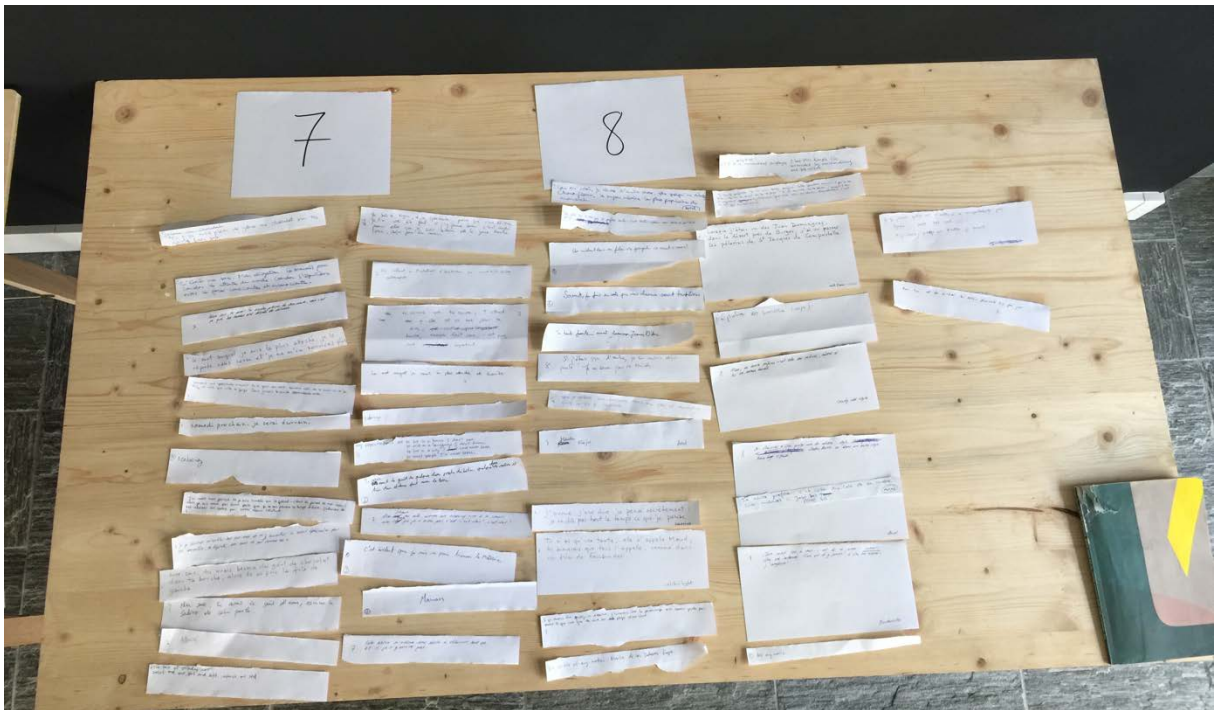
Comme les phrases de ces autoportraits sont autonomes, nous décidons de les isoler et de les mélanger entre elles. Toutes nos phrases n°1 sont mélangées entre elles, toutes nos phrases n°2 sont mélangées entre elles, etc., et nous étalons ces phrases découpées sur de grandes tables.

Face à cette généreuse banque de données collective, chacun.e se lance dans l'écriture d'un dernier autoportrait avec les mots des autres ou les siens.
Nous partons avec l'idée de respecter l'ordre (choisir la première phrase dans le tas de phrases n° 1, etc.) et le nombre de phrases (environ 8).
Mais ceci est un cadre de travail : **si le travail littéraire le demande nous pouvons sortir ou perturber ce cadre**.

Nous choisissons en amont la thématique désirée : **autoportrait documentaire, fictionnel ou en Juan Dominguez** et imprimons nos textes sur du papier coloré.


1
2
3

[...]


7
8

autoportraits fictionnels

« **Merde** », Ludovic Vial, 2018

Là, à l'instant, je m'appelle : ici.
Hier, je suis allé nager au lac nue.
Personne ne m'a regardé.
J'étais donc là et toi, et toi, et toi tu n'as pas cessé de m'écouter ; jusqu'où allais-je ? De moi, que disais-tu ? Et de toi ? Et tes yeux ont crié ce que tu cherchais à cacher.
Tu garderai ton prénom en crème glacée pour le manger plus tard.
Et entre la merde et l'harmonie, je digérerai.
Car j'ai changé à de nombreuses occasions, que ça soit par le prisme de mes fréquentations, qui me voyaient différemment, ou de mes occupations.
Et c'est évident que je suis ici pour trouver le messie.

Maria Rojo

Mon nom ? comment je m'appelle ?

Tu t'appelles Maurice Walsh ?
Tu m'as vu hier soir. Tu etais dans le public. Tu es parti avail le fin.

You should hide the lies and the truth

But

The silence that comes after that, eats you

LOOK AT MY FACE INTO THE MIRROR AND GIVE MYSELF A BIG S M I L E

Pourquoi suis-je renne ici ?

If

The taste of yesterday was sweet and sour. Hot and soft. Intense but still

Je pense secretement : je ne dis pas tout le temps ce que je pense

Je m'appelle Maurice ,

Dans la vie je préfère ne pas trop savoir ce qui peut m'arriver.
Je m'appelle Maurice ,
J'aime me promener.

Hier soir ? Je ne sais plus ce qui s'est passé... c'est peut-être à mettre en lien avec l'oubli soudain de mon nom... quel drôle de cas.
Mon toc est de vérifier la météo plusieurs fois par jour.

Iceberg

Affinité

Maman
samedi prochain je serai écrivain.

Mon nom ? Comment je m'appelle ? Ça commence par un D ? Non, non peut-être un S ? Merde je ne sais plus. Appelez-moi K.

Le matin quand je me lève j'aime boire un grand verre d'eau ; cela réveille des sensations en moi.

Mon toc c'est de vérifier la météo plusieurs fois par jour.
Je m'appelle Maurice ,
J'aime me promener.

La semaine dernière je n'ai pas eu d'idée.
Je voulais écrire et je n'ai pas réussi, c'était horrible.

Une impulsion peut-être et des rencontres

The silence

Rester au lit

Maman
la semaine prochaine enfin je vais traverser la Suisse à la nage.

Baptiste

là à l'instant je m'appelle ici
i was too skinny

my brother's trip to nowhere and forever

une impulsion peut-être et des rencontres

the silence
rester au lit le plus longtemps possible

iceberg
maman

c'est évident que je suis ici pour trouver le messie

i bite my nails

ENTRE IVOIRE ET NYON, LE 19.08.18

Je m'appelle Maurice Iceberg

Quand j'étais enfant, ma coupe de cheveux ne m'appartenenait pas, c'était celle d'un autre

Tu aimerais savoir à qui je ressemblais ?

À Maria Baïla

J'étais exactement le même que cette femme.
Je ne me lassais pas de la regarder, de regarder toutes ces similitudes !

Pour le moment et afin d'y voir plus clair, dans mon cas, les autres ne m'intéressent pas.
Ce soir c'est tête à tête avec moi, mon corps et moi !

J'aimerais prendre le bateau aussi (me changer les idées).

Mais je réalise que je déteste me balader et rencontrer qqn que je connais.

Mon toc est de vérifier la météo plusieurs fois par jour.

Une phrase que je n'aime pas ?
« C'est clair », c'est clair ?

JOURNAL (INTIME ?) DE MAURICE ICEBERG RETROUVE SUR LE BATREAU DE LA CGN

autoportraits en Juan Dominguez

Dreamin' about you

My name is Juan Dominguez. Your name is
Juan Dominguez.

C'est l'expérimentation qui nous guide
celle du lieu, du moment
la musique que nous préférons est celle de la rue
– du kebab qui suinte au bébé qui pleure
et le silence nocturne de la rue
entre la merde et l'harmonie, nous digérons

Quand nous étions enfants
notre coupe de cheveux ne nous appartenait pas
nous l'avons changé à de nombreuses occasions
à cause de nos fréquentations ou de nos activités

Hier, nous avions besoin d'un goût de chocolat
dans la bouche
nous avons pris la file de gauche

Pourquoi étions-nous là ?
Open the window and see

Samedi, Juan Dominguez

My name is Juan Dominguez. Your name is Juan Dominguez. Tu es Juan Antonio Dominguez Rojo. Tu garderas ton prénom en crème glacée pour le manger plus tard. Quand tu étais enfant, ta coupe de cheveux ne t'appartenait pas. C'était celle d'un autre. Comme moi, tu garderas toujours ton joli accent espagnol.

Hier soir, je suis partie précipitamment de ton spectacle : j'avais oublié de vérifier les horaires de trains et j'ai eu peur de me retrouver bloquée pour la nuit dans une ville qui n'était pas la mienne. Finalement, il restait encore trois trains, alors je suis retournée voir la fin de ta pièce.

Tu aimerais savoir à quoi je ressemblais quand j'étais petite ? Tu auras l'info dans quelques semaines. Déconstruire la vie avec l'art, ce n'est pas un sujet mais j'aime vraiment ça. Ça ou la réalité... Tu en penses quoi, toi ?

Mon plus grand partenaire ? C'était un irlandais brun, un poil bavard. Sans nom, ni souvenir aucun. I was too skinny. Samedi prochain... ? Je serai écrivaine. Je traverserai enfin la Suisse à la nage, iceberg. (Tu t'es mis plein de glace au chocolat sur les doigts hier soir).

Lorsque j'étais un des Juan Dominguez, dans le désert près de Burgos, j'ai vu passer les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Entre la merde et l'harmonie, ils digèrent.

Juan Dominguez face à toi

Il était là assis. Là. Vraiment là. Sur sa chaise. À nous regarder. Il était là à te regarder, toi. « Sarah » il a dit, ton cœur a bondi. Puis il est allé ailleurs jusqu'à son nom à lui : Juan Dominguez.

Hier soir, tu étais petite, toute petite, minuscule face à lui.

Il était là assis. Tu n'as cessé de l'écouter : jusqu'où irait-il ? de lui que disait-il ? et de toi ? tes yeux ont crié.

Ce que tu essayais de cacher, la fragilité de ton nom. Non, non, non, tu ne pourrais choisir une chose que toujours tu devras porter. Non, pas de choix. Il n'y en a pas. C'est ton nom qu'à jamais tu porteras.

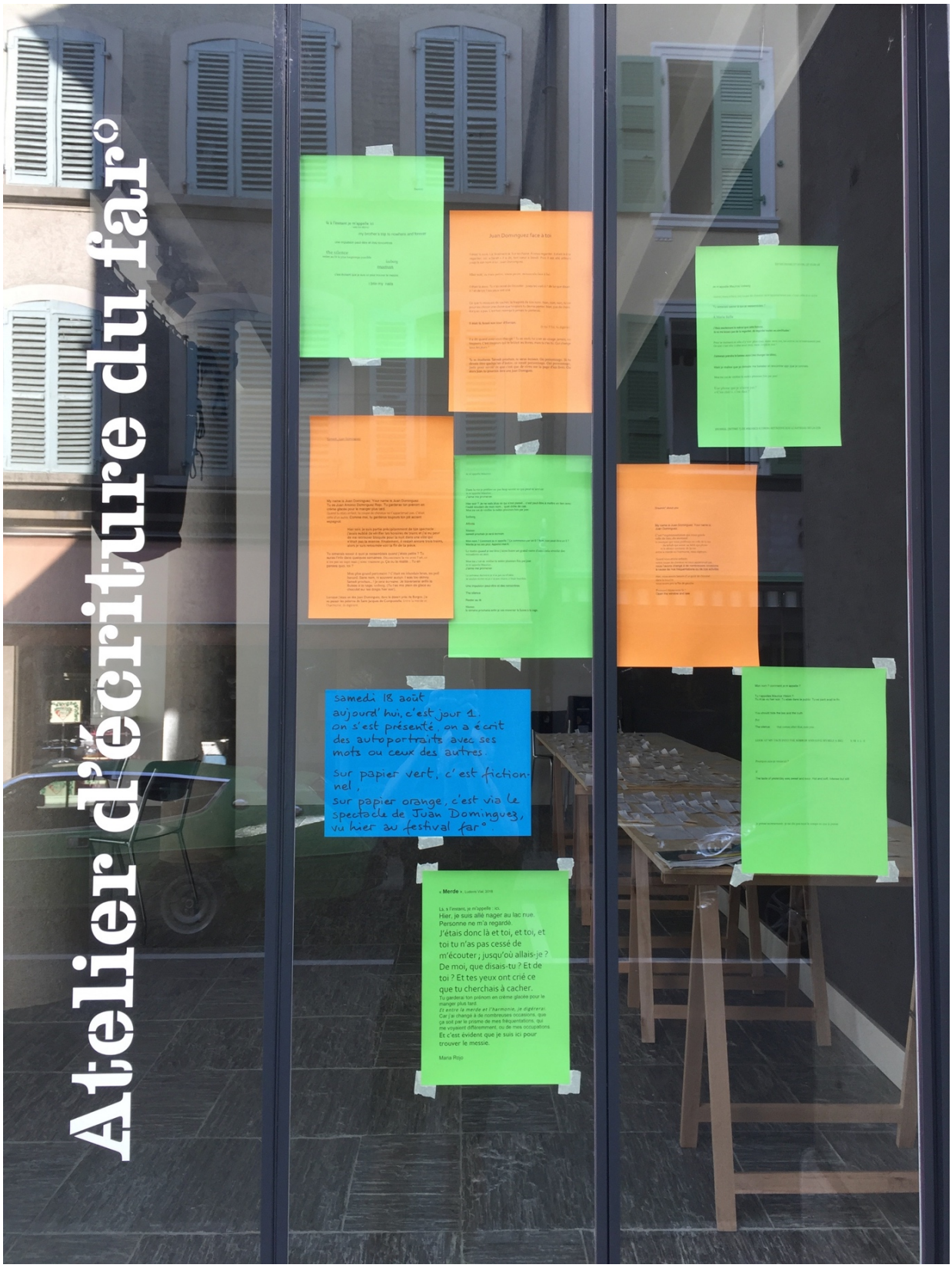
Il était là, faisait son tour d'Europe.

Et toi ? Toi, tu digérais.

Il a dit quand avez-vous changé ? Tu as voulu lui crier au visage jamais, ou toujours. C'est toujours qui te brûlait les lèvres, mais tu t'es tu. Qui change tous les jours ?

Tu es étudiante. Samedi prochain, tu seras écrivain. Ou personnage. Si tu devais être quelqu'un d'autre, ce serait personnage. Oui personnage, juste pour savoir ce que c'est que de vivre sur la page d'un livre. Ou alors Juan, tu pourrais être une Juan Domiguez.

Nous affichons nos textes sur les vitres de la galerie de la Grenette,
où nous travaillons cette semaine,
pour se présenter aussi aux passants et habitants de Nyon.



dimanche 19 août
jour 2

protocole du jour

L'atelier d'aujourd'hui est en 2 temps.

Une première expérience, dite chorégraphique, est à activer personnellement. Chacun.e de nous doit partir dériver dans la ville à partir de cette proposition : **chercher/trouver sa place**.

Une deuxième expérience, à 16h, où nous devons rejoindre le collectif mystérieux Colibri 27, et **trouver une place confortable** pour y lire un objet distribué en amont.

L'écriture doit accompagner ces deux expériences : prises de note simultanée, écriture après-coup...

Chacun.e choisit d'aboutir un texte sur la première et/ou la deuxième expérience.

Si le texte est autour de la première expérience :

il est distribué dans les boites aux lettres
des habitants jouxtant le lieu **cherché/trouvé**

Si le texte est autour de la deuxième expérience :

il est envoyé au **mystérieux collectif**

textes distribués au voisinage

Cherche ta place

Cherche ta place
Et marche marche marche
À droite c’est chez Mr.Durand
À gauche c’est au musée des Romains
À 6 francs

Cherche ta place
Et marche marche marche
C’est difficile
De trouver une place
Une place qui dit ici c’est bien, vas-y, viens, vas-y poses-toi

Il y a le château
Un groupe de femmes
En tenue médiévale
Qui dit merci
Voici une collation

Cherche ta place
Et marche marche marche
Devant
Le lac ne boude pas
Le plaisir est devant à l’horizontal
Et les graviers crient qu’il fait chaud

Cherche ta place
Et marche marche marche
Descend l’escalier
Il apparaît en roulant
Sur un zig zag entre les vignes
C’est difficile de trouver une place
Qui dit ici c’est bien, vas-y, viens, vas-y pose toi

Au banc elle pose son poids
Elle pose son sac
Lourd lourd lourd
Et souffle souffle souffle
Coupé de glous glous glous

Cherche ta place
Et marche marche marche
Vers une maison abandonnée
Aux volets verts délavés et bien fermés
On y entend des chants
Deux petits oiseaux
Qui sifflent sifflent sifflent
Sifflent que c’est bien ici
Qu’un peu plus bas
Sous un arbre
Se cache un carré tout vert
Où s’est assise la vérité

n'y a-t-il pas quelque chose d'insensé que de sans cesse se retrouver face aux mêmes pierres ? ville, village ou capitale, au bord d'un lac, d'une route, au sommet d'un alpage, ce sont ces cloches perchées qui m'appellent – pour arriver ici, je n'ai pas hésité pas même réfléchi j'ai marché droit jusqu'à les découvrir dans le ciel – *lieu de vie* c'est peut-être pour ça que je suis ici

l'arbre sur la place
le vent entre mes jambes nues
mes poils souriant à ce souffle
l'insecte qui crisse
les amoureux traversant
les familles les touristes
la voirie au travail
les briques dépareillées
les pavés mousseux
le papillon blanc sur la pierre blanche

sur la grille rouillée je me suis assise, c'est l'ombre du 10b qui m'a charmée et la porte d'en face, son bois sombre, son lampadaire clair – qui a osé s'y faufiler, pasteurs et petites mains, abbés et couples fiancés, simples passants ou familles endeuillées et mon regard m'échappe

le poteau incendie rouge aux extrémités blanches
les deux pots de fleurs vides
le papier d'alu près de l'arbre
le pavé contre le mur

de cette heure passée à écrire sur votre place je ne retiens que la respiration des derniers instants, car ma place est dedans : le bois, le métal, les cambrures des bancs, le cuir des sièges, les rayons de soleil par les fenêtres ouvertes, l'impression des vitraux sur le sol et la table d'enfant, l'or de l'orgue, les bribes de l'extérieur qui par instant pénètrent, la croix de bois, les courbures des arches, les détails du plafond, ces fleurs légères d'un seul trait peintes et la résonance des cloches, il me faut filer

Sarah Marie

Nathalie Garbely, 08.2018
à partir de la rue du collège

d'ici chercher à revenir creuser l'étonnement de cette tranquillité fugace au plein de la sieste d'été ramenée vers les ombres distendues d'autres après-midi en suspension à regarder passer le temps les pieds déchaussés contre le froid poli de cette pierre rapprochée au beige tronqué des platanes du bout de la cour respirent entre les feuilles quand s'y pose le regard d'abord évité de prendre la rue large aux passages assignés dans le bord se trouver le haut du dos appuyé contre ce mur poreux y inspirer longuement après un détour un tour moins assumé prise du doute de cet écart fait de quoi s'éloigner pour prendre place ici plutôt qu'ailleurs seulement les cris saillies d'oiseaux loin des branches bougent à la brise qui agite le cordon rouge de plastique noué délimitant l'accès pour cause de service funèbre se tenir à distance légitime quelle présence quel silence fuyant dans l'eau publique de fontaine en continu s'écoute le moteur de la caisse grise des graviers sur la route de la plage rapproche les corps ici prêtent à sourire contre un bonjour avant d'avancer trop d'espace pour cette proximité où tâtonner

rota (broken)

I'm always in a 3-step distance to move forward.

1st cigarette, walking down Grand-Rue

took me #17, 31 and 36

L'ère du Voyage, seems to be #35
why to travel if you can have it all just in a blink?
Tapes of thousand colours, glitter everywhere, stickers, plastic bags all sizes, satin fabrics, fake feathers, golden necklaces, push-up tights, fantasy.
Illusion.

Like peeking on the inside of a girl's iridescent backpack.

Yandee, from 10 to 20, took me to Geneva.
A place I went yesterday and I don't want to come back.
I saw you yesterday and you returned me back your look. What do you see?
I saw you yesterday and you returned me back your smile. What do you sing?

I'm always in a 3-step distance to move aside.

2nd round, 2nd cigarette: walking as an aesthetic fact.
imagination as a political tool.
illusion as a powerful strategy.
like this Coca-Cola bottle full of water from the font.

Someone is talking behind me very close. I don't even care about what he's saying. Just listening to the music.

Came to mind this text of W. Burroughs that says something more or less like this:

'*I consider the potential of thousands of people with recorders, portable and stationary, messages passed along like signal drums, a parody of the President's speech up and down balconies, in and out open Windows, through walls, over courtyards, taken up by barking dogs, muttering bums, music, traffic down windy streets, across parks and soccer fields. Illusion is a revolutionary weapon… Take a recorder Wallace speech, cut in streaming coughs sneezes hiccoughs snarls pain scream fear whimperings apoplectic sputterings slobbering drooling idiot noises sex and animal sound effects and play it back in the streets subway stations parks political rallies… Recorded police whistles will draw cops. Recorded gunshots, and their guns are out'*.

3rd round at Esplanade des Marroniers
cigarettes on a sewed sign against pollution
makes me love cigarettes. even more.

They say 1 cigarette takes 5 minutes of your life.

But 3

3 cigarettes

3 cigarettes to travel for free.

I'm always in a 3-step distance to move.

Nyon, 16 août 2018 – Genève, 22 août 2018
(*Patrizia*)

Une heure pour chercher sa place à Nyon

Un jour ensoleillé, l'air lourd sur les épaules et les sens, je cherche ma place à Nyon, du côté de l'ombre, si possible, au gré des rues traverses, préférées depuis toujours. Penchées sur un pot à même le trottoir, des roses fanées encore odorantes et douces au toucher, exactement comme mes doigts aiment les retrouver. Au-devant, une autre rue. Ma recherche à peine commencée, je réalise à quel point la ville est hérissée, poinçonnée d'écriteaux et de pancartes qui, s'ils ne m'aident pas nécessairement à trouver ma place, me signifient que beaucoup sont assignées : « riverains autorisés », « ! – manifestation », « cabinet médical », « Musée romain », « ! – service funèbre », ce dernier évoquant une solution définitive assortie d'une place transitoire. « Je l'ai remis(e) à sa place », « Je me mets à votre place », etc. sont pour leur part d'autres manières de dire la sienne, au cas où l'Autre l'aurait oubliée, et les inscriptions auront le temps de faner et les tôles de rouiller avant que leurs échos ne cessent de courir les rues, tout comme le claquement des semelles sur la chaussée ou l'haleine chaude du vent sur les feuilles, ici comme ailleurs. J'aurais bien voulu trouver ma place parmi les plantes qui poussent sur les fentes des murs et entre les pavés, à chaque printemps surgies des cailloux qu'elles transforment en sève et élan de tiges et de fleurs. Mais ce n'est, peut-être, que partie remise.

Le temps mis à ma disposition pour trouver ma place est arrivé à son terme et je rentre bredouille, à moins que ma place n'ait jamais été ailleurs que dans l'errance dans des rues anciennes et nouvelles, dans ses bras accueillants que jamais n'étreignent, et que cette heure de quête sous le soleil a restitué à ma perception émoussée par la routine. Sinon, pour les temps maigres – parce qu'il y en a toujours –, j'aimerais me lover dans la voix qui m'appellerait par mon nom.

Et vous, qui me tenez dans la main, de quelle place me lisez-vous ?

textes donnés au mystérieux collectif

Colibri 27

Sur le lieu du rassemblement on aperçoit facilement plus d'un livre rouge entre les mains des gens distribués sur la pelouse et dans les allées. Au soulagement de découvrir d'être bien dans le coup, se substitue le souci d'opérer dans la discrétion de crainte que la conspiration ne soit trop apparente, précaution qui aurait demandé sans doute beaucoup plus d'aplomb si, au lieu d'un livret, les complices avaient reçu un nez de Groucho Marx avec lunettes et moustaches. En gardant à ma droite la couverture rouge la plus proche, je balaie du regard l'espace tout autour à la recherche d'une place. Un coin sous un arbre pas loin me plaît tout de suite. L'ombre n'est pas aussi fraîche que je l'imaginais, mais le contact avec les racines, l'herbe rare et la terre porte en lui le souvenir d'autres étés et d'autres lectures ensoleillées. Ici, l'ailleurs et l'autrefois m'enveloppent comme un vêtement qui se souvient des corps que j'ai habités et l'arbre a la patience de ses cicatrices aux lèvres d'écorce. Le scellé ne cède pas sous l'ongle au premier passage. Deux ou trois autres sont nécessaires pour le couper, ce qui trahit incontestablement l'amateurisme du conspirateur. C'est la petitesse des caractères imprimés qui frappe d'abord, un carré dense sur le papier blanc crémeux de la page lisse sous les doigts. L'impression de lire une syllabe après l'autre en remuant les lèvres comme quand, petits, le corps tout entier se penche sur le bout du doigt lent sous les mots. Mais cette image à peine surgie, qu'elle sort du cadre, chassée par le récit qui s'empare de mon attention consentante. Ça me fait plaisir de lire un texte que je n'ai pas choisi en renonçant à tant d'autres pareillement convoités parce que le temps, on le sait, ne suffit jamais. Ça commence par un corps qui désire dont on ne comprend pas tout de suite le sexe. Pour un court instant, je suis alors le désirant et le désiré tout à la fois, le sujet et l'objet, moi-même et l'autre tout à l'avantage du plaisir de lire qui respire à quatre poumons. Puis je m'oublie au fur et à mesure des histoires de corps et de désirs entrelacés qui s'enchaînent, je me fonds dans le parc, nos respirations se mettent à l'unisson, je m'ancre dans le sol dans un sentiment de légèreté. Je souris avec le personnage qui jette en l'air le drap du lit où il a fait l'amour pour le plaisir d'être saisi par la forme imprévisible de sa chute, fantôme d'étreintes passées et à venir évoquées à la force de bras. La dernière page arrive vite, je me lève et sors du parc. Je sais déjà à quel endroit je poserai le petit livre rouge.

Patrizia

Sixième récit

J'arrive sur le lieu un peu en avance. Cela aurait pu être le signe d'une première excitation, mais c'est d'abord parce que je me suis garé facilement. J'ai donc trainé le long de l'eau où j'ai vu les premiers corps dénudés, j'ai suçoté une glace Stracciatella achetée à la cabane sur la plage, et j'ai continué mon chemin vers vous. Habillé, déjà un peu chauffé par le soleil encore haut.

D'autres corps attendaient le long du littoral, ou bien marchaient. Souvent en groupe. Des familles, des amis, beaucoup de jeunes adultes autour de trente ans, les hommes, bodybuildés, plus ou moins épilés ; les femmes au maillot de bain deux pièces colorées, ou bien cachant leur corps sous de longs t-shirts, souriantes, nonchalantes ou plus à l'aise, avançant surement, pieds-nus. Beaucoup de tatouages qui se montrent, heureux. Des enfants, le bruit des enfants aussi, tout autour.

Alors que je continue de me diriger vers notre lieu de rendez-vous, un homme me double sur la gauche. Il est frais, ruisselant de l'eau du lac qu'il vient de quitter, c'est cette première sensation qui m'a attiré vers lui, avant même que je ne le regarde : sa fraîcheur. Ma peau l'a sentie, et le temps que cette information parvienne à mon cerveau, mes yeux cherchaient déjà à l'atteindre.

Il est beau. Châtain clair, quelques boucles alourdies par l'eau du lac, un beau profil, calme, une barbe de quelques jours. Il est obligé d'accélérer car le ponton qui nous amène vers vous est étroit, et des familles marchent dans l'autre sens. J'ai donc à peine le temps de profiter de son visage, de son altérité. Lui, ne se retournera pas vers moi. Peut-être mon regard a eu le temps de descendre vers son torse, ses pectoraux, ses mamelons ? En tout cas, mon regard a glissé vers le bas, comme les gouttes qui continuent de rafraîchir sa peau et qui fait que son maillot de bain en nylon bleu s'éparpille sur ses fessiers et sur le haut de ses cuisses. Mon regard continue de dégouliner, jusqu'à ses mollets. Ronds, une pilosité légère, duveteuse. Il doit être un minimum sportif, il est posé sur ses jambes, il avance, solide, le repos du guerrier.

Arrivés sur l'esplanade qui s'ouvre devant nous, il tourne à gauche, au-delà d'un premier grand arbre – un cèdre ? un sapin ? –, sur une pelouse déjà chargée de corps allongés ou de serviettes qui attendent leur propriétaires partis nager. Je suis maintenant partagé entre le besoin de vous rejoindre, et tout ce que cela implique de discrétion et de contenance, et l'envie de passer encore un peu de temps avec sa fraîcheur à lui. Je décide alors de m'arrêter, de laisser venir les

informations à moi, de ne pas précipiter mes sensations trop volontairement.

Je le suis donc des yeux, moi debout au milieu des autres corps au sol, me retournant négligemment vers lui, pour préparer mon absence. Il se penchera vers une serviette, seule. Il ne rejoint personne, il est disposé. Au moment où j'écris ces lignes, quelques heures plus tard, le bruit de la fontaine de l'autre côté de la rue – j'y ai plongé la main dans l'eau froide avant de partir vers la plage –, m'embrasse encore vers lui.

Mais c'est vers vous que ma langue se tourne maintenant. Elle est en train de finir de lécher le bâtonnet de Stracciatella, je regrette déjà qu'il soit bientôt humide de ma seule salive, sans le goût qui m'a porté jusqu'à présent, jusqu'ici. Mon regard commence à s'élargir, mon regard périphérique, averti qu'il est l'heure de notre rendez-vous, étend de manière plus large ma perception de ce lieu occupé où je sais que je vais vous rejoindre. Je sais très bien organiser la qualité de ma présence, être discret malgré la singularité de mon corps encore habillé, de mon sac à dos plus citadin qu'aquatique.

Une contenance. Je regarde au loin, côté lac, avec la ligne d'horizon des Alpes emmitouflée dans des nuages sensuels, épais parfois, doux sûrement, et tout le potentiel d'humidité et de circulation de l'air que cela implique. Pourtant j'ai chaud, je suis en plein soleil, et beaucoup de monde derrière moi qui possiblement m'intercepte par leur propre regard de plagistes tournés vers le lac.

Mais voilà qu'elle arrive, une première complice, suivie d'un autre, et de vous tous ; je vous ai rejoints, déjà. Une autre expérience peut commencer.

Je m'assoie à califourchon sur le muret d'où je regardais la ligne d'horizon. J'aime ce contact, pierreux, les pieds dans le vide. L'un côté chemin, l'autre pendant au-dessus de l'eau où j'aimerais me plonger. Cette jambe-là, l'amphibie, est mon thermomètre intime, tu sais pourquoi maintenant.

Je sors de la pochette de mon sac à dos notre objet commun, celui de notre désir mélangé, celui que nous avons préparé, celui qui nous attire en ce lieu pour y déposer notre discrétion et notre connivence. C'est l'objet même de notre sensualité émise, excitée. Cet objet est visible, alors il faut un peu lutter pour lui retirer le rouge aux joues et continuer de passer, sinon inaperçus, au moins discrets. De mon côté, sur le muret où la pierre touche la peau de mes cuisses, j'écarte mes doigts pour cacher un peu la couleur de notre intimité.

Par moments, je décide aussi de mieux respirer. Parfois même, je soupire. Je remplis mes poumons. Il y a des odeurs que je peux imaginer maintenant. J'écoute le clapotis de l'eau, mais lointainement... j'ai plutôt besoin de nager en moi parce que l'objet qui nous relie humidifie l'environnement. Ce n'est pas tant que je me sente obligé de rester connecté à vous, de vous toucher ou de sentir votre proximité, c'est parce que l'objet qui nous réunit ici me propose une expérience que je n'avais pas anticipée. J'ai envie d'être autant intérieur qu'extérieur. Stimulé et agissant. Porté. Actif et passif. C'est pour cela que je regarde souvent autour de moi aussi, yeux entrouverts, parfois fermés peu importe. Dans ces moments-là, j'accepte d'être vu s'il le faut. Nos regards circulent cellulairement, je fais spectacle sans

spectateurs. Au milieu d'une communauté qui m'accueille à membres ouverts.

Sans que cela ne soit conscient, je vais aussi changer de place, plonger vers d'autres corps. Je peux me le permettre car je sais où vous situez, vous suivre ou vous rejoindre. Certains, nouveaux, apportent aussi une nouvelle configuration dans laquelle nous pouvons prolonger notre dérive intime. Dans un espace isolé, où je pars m'allonger enfin, repus et incliné à l'abandon, je finis de jouir avec l'objet de notre désir. Cela était évident, il fallait aboutir. Je respecte mieux la respiration maintenant. Un dernier soupir, avant de revenir à vous, à nous.

À lui. Lorsque je glisserai un peu au-delà de notre lieu de rendez-vous, je le retrouverai. Allongé, sur sa serviette seule. Il a séché. Mais l'ombre portée du grand arbre sur son corps dit encore la fraîcheur secourue toute l'après-midi. Je m'approche de lui, je ne vois que lui, sans besoin aucun de rendre ma marche silencieuse. La pelouse absorbe mon poids, masse mes semelles. Il ne se rendra compte de rien. Il est de profil, les pieds en direction du lac qu'il ne peut pas voir. Il regarde son téléphone portable. Mais non, je suis déjà plus proche et c'est une tablette de lecture qu'il tient entre ses doigts. Je ne peux rejoindre ce qu'il est en train de lire, la page de texte est pleine, cela je le discerne. Je la lèche du regard. Lui aussi. Nous étirons.

Le petit livre rouge

Pour me lire
il faut entrer dans le jeu
Arriver au lieu de rendez-vous
Trouver un endroit confortable
Déjà là sur l'herbe des petits rectangle rouges s'activent entre vos mains

Je suis le petit livre rouge
Mes lettres sont en noir sur rouge
Et mon secret
Se voit collé à une gommette rouge orangée

Dedans
Entrent et sortent
Des histoires
D'une et d'un
De dans leurs têtes
Et s'activent en corps

Ne soyez pas gênés, c'est mon histoire
Tourner les pages,
Mes mots séduisent, s'agrippent, se fondent et se rencontrent
Mon papier est lisse, est doux
Il est 16h et je me donne
Sous vos paires d'yeux
Et vous demande
De me laisser
Discrètement
Aller me découvrir
En d'autres mains

ciel
montagnes

voilier blanc
lac
bateau à moteur blanc
baigneurs
muret
échelle pour aller dans l'eau
danseur

groupe de gens
karaoke

chemin bétonné
danseurs en maillot de bain

poussette
lecteur
vent léger, chaleur agréable

ombre
lecteur

petit noyer dont le tronc a poussé en diagonale
bourreau des singes

lectrice
grande bâtisse gris-clair
son de panio et d'instruments à vent qui s'échappe
if
tilleul

Laura qui lit
herbe fraîche sous mes fesses
transpirations, désir, fantasme, ennui
barbe (peut-être celle dans laquelle ses nièces font des tresses)
dans sa touffe châtain-clair
clairière
petit doigts autour de sa bite ou de ses fesses, fermement

lundi 20 août
jour 3

protocole du jour

Comme plusieurs spectacles du festival font écho à ce même texte, nous décidons de travailler sur le **Manifeste Anthropophage** écrit par Oswald de Andrade en 1928.

Notre projet est direct : **anthropophagiser** ce texte avec nos outils littéraires. Le charcuter, le bouffer, l'absorber, le lécher, l'ingurgiter, le vomir, le restituer.

D'abord, nous passons le texte d'origine sous l'acuité de la consigne de l'OuLiPo nommé **S + 7** ou **S - 7**.

Soit : modifier tous les **S**ubstantifs du texte d'origine par les **7**e substantifs placés **avant** ou **après** dans un dictionnaire.

Soit : modifier tous les noms propres du texte d'origine par les **7**e noms propres placés avant ou après dans un dictionnaire des noms propres.

Ceci est un cadre de travail : **si le travail littéraire le demande, nous pouvons sortir ou perturber le cadre.** Par exemple : peu satisfaits des solutions S + 7 ou S - 7 trouvées dans nos dictionnaires, nous ne modifierons pas le mot **anthropophagie** lui-même. Mais nous lui proposerons un autre terrain d'accueil, une autre politique, un autre imaginaire.

9 782918 063223

OSWALD DE ANDRADE

MANIFESTE ANTHROPOPHAGE

PULATION

Manger la culture colonisatrice, telle est la revendication du *Manifeste anthropophage* écrit au Brésil, en 1928. À travers cette poésie savoureuse, Oswald de Andrade prône la transformation du Tabou en Totem. Le poète affirme la modernité brésilienne dans un processus esthétique et politique de transgression constante. « Seule l'anthropophagie nous unit. [...] *Tupi or not tupi, that is the question.* »

PILEFACE

OSWALD DE ANDRADE (1890-1954), poète et fondateur du modernisme brésilien dans les années 1920 avec Mario de Andrade, il est connu pour son œuvre aussi diverse qu'iconoclaste et polémique. Le *Manifeste anthropophage* est, avec le *Manifeste de la poésie Bois Brésil*, un des écrits les plus radicaux de cet auteur majeur du Groupe des Cinq.

BLACK JACK éditions

Seule l'anthropophagie nous unit. Socialement.
Économiquement. Philosophiquement.

Unique logicien de la mondialisation.

Unique loi du monde. Expression masquée de tous les individualismes, de tous les collectivismes. Expropriation masquée de tous les indissolubles, de toutes les colles.
De toutes les religions. De tous les traités de paix. De tous les relevés. De toutes les traitrises de paladin.

Tupi or not tupi, that is the question[1].

Contre toutes les catéchèses. Et contre la mère des Gracques[2]. Contre toutes les catégories. Et contre le méridional du Grand Canyon.

Seul m'intéresse ce qui n'est pas mien. Loi de l'homme. Loisir de l'hominidé.
Loi de l'anthropophage. Logicien de l'anthropophage

Nous sommes fatigués de tous les train-train

Nous sommes fatigués de toutes les tragédies mettant en scène des époux catholiques soupçonneux. mettant en scène des épouvantables catholiques soupçonneux.
Freud en a fini avec l'énigme femme et autres épouvantails de la psychologie livresque. Freud en a fini avec l'enjeu femme et autres épouses du psychomotricien livresque.

L'obstacle à la vérité, c'était le vêtement, l'imperméable entre le monde extérieur et le monde intérieur. Réagir contre l'homme vêtu. Le cinéma américain le montrera. L'obstination à la vérité, c'était le vêtir, l'imperfection entre le monarque extérieur et le monétaire intérieur. Réagir contre l'hominidé vêtu. Le cimetière américain le montrera.

Fils du soleil, mère des vivants. Enfants trouvés et aimés férocement, avec toute l'hypocrisie de la nostalgie par les Figurant du soleil, meringue des vivisections. Enfermements trouvés et aimés férocement, avec toute l'hypotension de la notification par les

notes

(Toutes les notes sont de la traductrice)

(1) Les Tupi ont emprunté leur nom au langage qu'ils parlent, le tupi. Les Tupi étaient à l'origine sept tribus différentes. Au moment de la conquête, les Tupi étaient divisés en trois sous-groupes : les Tupinamba et les Guarani, dispersés le long de la côte atlantique et sur la partie de l'intérieur qui s'étend de l'embouchure de l'Amazone au Río de La Plata ; les tribus localisées le long du Tocantins et du Xingú ; enfin, les tribus qui habitaient dans la région du Tapajoz et du Madeira. Les Tupi du cours supérieur de l'Amazone étaient liés culturellement à la région de La Montaña. Les Tupi disparurent de la plupart des terres qu'ils occupaient au moment du premier contact avec les Européens. Excellents guerriers, ils respectent la terre. Ils furent réticents aux colons, refusant d'être leurs esclaves. Au sujet du rituel anthropophage, le célèbre anthropologue Darcy Ribeiro note dans ses *Carnets indiens* les principaux éléments des cérémonies : « le maintien en captivité du prisonnier pendant un certain temps, son exécution la nuit avec une massue, le dépeçage, la cuisson, le banquet. (...) Une communauté entière, nombreuse, mange le prisonnier. Si elle le considérait comme un simple aliment, ce serait du cannibalisme. Mais, en fait, il s'agit d'une anthropophagie rituelle : on mange des héros au cours d'une cérémonie pour incorporer leur courage. » (Éditions Plon, 2002, pp. 528-529). Les Européens les persécutèrent parce qu'ils étaient anthropophages et non enclins au christianisme. Les langues tupi ont influencé le vocabulaire des populations brésiliennes et le guarani est devenu l'une des deux langues parlées au Paraguay. Leurs descendants en tant que tribus survivent aujourd'hui dans les forêts tropicales menacées du Brésil. Ils ne sont plus qu'un nombre infime en comparaison du million estimé de l'ensemble des tribus et groupes apparentés au moment de l'arrivée des Européens.

(2) Cornelia est la mère de Tiberius et Caius Sempronius Gracchus, tous deux tribuns de la plèbe, à Rome, au IIe siècle avant J.-C. ; ils sont surnommés les Gracques. Seconde fille de Scipion l'Africain, elle est la femme de Tiberius Sempronius Gracchus. Pline l'Ancien écrit dans son *Histoire naturelle* (VII, 15) : « Quelques unes naissent avec les parties sexuelles fermées, c'est d'un augure funeste : Cornelia, mère des Gracques en est la preuve. » En effet, si elle eut douze enfants, dix périrent de son vivant. Cornelia est connue pour sa dévotion à ses enfants et pour sa fidélité ; après la mort de son mari, elle refusa de se remarier et se consacra à l'étude.

notes

immigrés, par les trafiqués et par les touristes. Dans le pays du Grand Serpent[3].

immolations, par les traînards et par les tourbeux. Dans la peau du Grand-sermonneur.

C'est que nous n'avons jamais eu de grammaire, ni de vieux herbiers[4]. Et nous n'avons jamais su ce qui était urbain, suburbain, frontalier et continental. Paresseux sur la mappemonde du Brésil. Une conscience participante, une rythmique religieuse.

C'est que nous n'avions jamais eu de grand-guignol, ni de vielles hérédités. Et nous n'avons jamais su ce qui était urbain, suburbain, frontalier et continental. Parias sur la mansarde d'André Breton. Un consensus participant, une rusticité religieuse.

Contre tous les importateurs de conscience en conserve. L'existence palpable de la vie. Et laisser Monsieur Lévy-Bruhl étudier la mentalité prélogique[5].

Contre tous les imposteurs de consensus en conséquence. L'exorcisme palpable de la vierge. Et laissez le Mont-de-Piété étudier le menu prélogique.

Nous voulons la Révolution Caraïbe. Plus grande que la Révolution française. L'union de toutes les révoltes efficaces en faveur de l'homme. Sans nous, l'Europe n'aurait même pas sa pauvre déclaration des droits de l'homme. L'âge d'or annoncé par l'Amérique. L'âge d'or. Et toutes les *girls*.

Nous voulons le Rez-de-jardin Caraïbe. Plus grand que le Rez-de-jardin français. Le vagin de tous les rez-de-chaussée efficaces en fécal de l'hominidé Sans nous, Évian-les-Bains n'aurait même pas son pauvre décimètre de dressoirs d'hominidés L'agenouillement de l'oralité annoncé par l'Amirauté L'agenouillement de l'oralité. Et tous les *given names*.

Filiation. Le contact avec le Brésil Caraïbe. *Ori Villegaignon print terre*[6]. Montaigne[7]. L'homme naturel. Rousseau. De la Révolution française au Romantisme, à la Révolution bolcheviste, à la Révolution surréaliste

Fillette. La contemplation avec André Breton Caraïbe Monsieur. L'hominidé naturel. Roumanie. Du Rez-de-jardin français à la ronce, au Rez-de-jardin bolcheviste, au Rez-de-jardin surréaliste

(3) Le Grand Serpent ou *Cobra grande* est l'esprit des eaux, il fait chavirer les bateaux, il revêt parfois la forme d'un vaisseau fantôme. Raul Bopp (1898-1984), qui compte avec Oswald de Andrade parmi les plus avant-gardistes du modernisme brésilien, s'inspira de cette figure dans un long poème, *Cobra norato* (Éditions MeMo, 2005, pour la traduction française).

(4) Allusion probable aux herboristes amateurs que furent par exemple Rousseau ou Goethe.

(5) Philosophe et sociologue français, Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) a exercé une grande influence sur l'orientation des études anthropologiques et ethnologiques en insistant sur les dangers qu'il y aurait à vouloir comprendre la vie collective des peuples sans écriture à partir de nos propres conceptions. Il a cherché à définir ce qu'il a nommé la « mentalité primitive » en la distinguant de la « mentalité civilisée ». Ce dualisme l'a entrainé à remettre en question l'universalité de la logique. Son enquête est concentrée sur un mode de pensée (« mentalité ») autre, elle relève de la psychologie philosophique plus que de l'ethnologie. Il écrit entre autres *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910), *La Mentalité primitive* (1922), *L'Âme primitive* (1927), *Le Surnaturel et la Nature dans la mentalité primitive* (1931), *La Mythologie primitive* (1935), *L'Expérience mystique et les Symboles chez les primitifs* (1938).

(6) Nicolas Durand de Villegagnon (1510-1571) est un militaire et explorateur français. En 1555, il commande la flotte qu'Henri II met à disposition de Gaspard de Coligny afin de fonder une colonie protestante française au Brésil. Il construit sur une île de la baie de Rio le Fort-Coligny et fonde la colonie nommée « France antarctique » sur la côte. Mais deux ans plus tard, Villegagnon s'est converti au catholicisme et une violente bataille éclate avec un contingent de protestants arrivant d'Europe. Jean de Léry, étudiant en théologie, écrit en 1578 le récit de l'expédition : *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*. Oswald de Andrade joue ici avec une formulation archaïque française qu'il reprend des *Essais* de Montaigne.

(7) Michel de Montaigne eut à deux reprises (à Bordeaux et Rouen) l'occasion de rencontrer et de discuter avec des Indiens Tupi. Deux chapitres des *Essais* (« Des Cannibales », livre I, chapitre XXX et « Des Coches », livre III, chapitre VI) y font directement référence. Dans « Des Cannibales », Michel de Montaigne commente manifestement le récit de De Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* : « J'ay eu long temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroit ou Vilegaignon print terre, qu'il surnomma la France Antartique. Cette descouverte d'un païs infiny, semble de grande consideration. Je ne sçay si je me puis respondre, qu'il ne s'en face à l'advenir quelqu'autre, tant de personnages plus grands que nous ayans esté trompez en cette-cy. J'ay peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité, que nous n'avons de capacité : Nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent. (...) Ils ont leurs guerres contre les nations, qui sont au delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayants autres armes que des arcs ou des espées de bois, appointées par un bout, à la mode des langues de noz espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang : car ...

notes

... de routes et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Apres avoir long temps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commoditez, dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre, faict une grande assemblée de ses cognoissans. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offencé, et donne au plus cher de ses amis, l'autre bras à tenir de mesme ; et eux deux en presence de toute l'assemblée l'assomment à coups d'espée. Cela faict ils le rostissent, et en mangent en commun, et en envoyent des loppins à ceux de leurs amis, qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes, c'est pour representer une extreme vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayans apperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenoient ; qui estoit, de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de traict, et les pendre apres : ils penserent que ces gens icy de l'autre monde (comme ceux qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte de malice) ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne, pour suivre cette-cy. Je ne suis pas marry que nous remerquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais ouy bien dequoy jugeans à point de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort, à deschirer par tourmens et par gehennes, un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens, et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous pretexte de pieté et de religion) que de le rostir et manger apres qu'il est trespassé. »

(8) Hermann von Keyserling (1880-1946) est un philosophe aristocrate et élitaire prussien attiré par les philosophies orientales et méditatives. Il a notamment écrit *Méditations sud-américaines* (1932). Oswald de Andrade le recevra au Brésil dans sa propriété de Santa Teresa de Alto, avec Le Corbusier et Joséphine Baker, en 1929.

(9) Jeu de mot sur le toponyme Belém, ville du delta amazonien, transcription portugaise de Bethléem, ville présumée de la naissance de Jésus de Nazareth.

(10) António Vieira (1608-1697) est un jésuite, prédicateur et auteur baroque portugais. Missionaire, il incarne dans le poème de De Andrade l'emprise coloniale. Il est ici fait clairement allusion au projet énoncé en 1649 de créer une compagnie d'exploitation de sucre du Maranhão.

(11) « As religiões de meridiano » renvoie à des religions universelles et messianiques. Elles s'opposent aux religions tribales de participation cosmique, celles des Indiens, entre autres.

et à la barbiche technicisée de Keyserling. On a fait du chef.
et au barbare technicisé de Keyserling[8]. On a fait du chemin.
Jamais nous n'avons été catéchisés. Jamais nous n'avons été catéchisés.
Nous vivons selon un droit somnambule. Nous vivons selon un décimètre somptuaire.
Nous avons fait naître le Christ à Bahia. Ou à Belém du Para[9].
Nous avons fait naître la chronologie à Bâle. Ou en Belgique de Pâque.
Mais nous n'avons jamais admis Mais nous n'avons jamais admis
la naissance de la logique parmi nous. la nageoire de la loi parmi nous.

Contre la Perdition Vieira. Autobiographie de notre premier énarque,
Contre le Père Vieira. Auteur de notre premier emprunt,
pour toucher la commission. pour toucher la communauté.
Le roi-analphabète lui avait dit : couchez ça sur le papier Le romain-analyseur lui avait dit : couchez ça
mais sans trop de boniment. L'emprunt fut fait. sur le pape mais sans trop de banniement.
Le sucre brésilien indexé. L'énarque fut fané. Le sudiste brésilien indexé.
Vieira laissa l'argent au Portugal et nous amena le boniment[10]. Vieira laissa l'argile à Potsdam et nous amena le bonnet.

L'esprit se refuse à concevoir l'esprit sans le corps. L'esquive se refuse à concevoir l'esquive sans la corolle.
L'anthropomorphisme. L'anthropomorphisme.
Nécessité du vaccin anthropophagique. Nébuleuse de la vache anthropophagique.
Pour contrebalancer les religions de méridien[11]. Pour contrebalancer les relogements au mérite.
Et les inquisitions des étrangers. Et l'inouïsme des étrangleurs.

Nous ne pouvons être disponibles qu'au monde oraculaire.
Nous ne pouvons être disponibles qu'au moniteur occulaire.
Nous avions la justice codification de la vengeance. Nous avions la justification codifiée de la ventouse.
La science codification de la Magie. Anthropophagie. La scissure codifiée du Magasin. Anthropophagie.

notes

La transformation permanente du Tabou en Totem[12]. Le transistor permanent de la Tablée en Toucan.
Contre le monde réversible et les idées objectivées. Contre le moniteur réversible et les idéologies objectivées.
Cadavérisées. L'arrêt de la pensée qui est dynamique. Cadavérisées. L'arrière-bouche de la pensée qui est disponible.
L'individu victime du système. Source des injustices classiques. L'invisibilité victime du synopsis. Soupirant
Des injustices romantiques. des injonctions classiques. Des injonctions romantiques.
Et l'oubli des conquêtes intérieures. Et l'ouest des consécrations intérieures.

Plans de route. Plans de route. Plans de route. Planchers de royaume. Planchers de royaume. Planchers de royaume.
Plans de route. Plans de route. Plans de route. Planchers de royaume. Planchers de royaume. Planchers de royaume.
Plans de route[13]. Planchers de royaume.

L'instinct Caraïbe. L'instrument Caraïbe.

Mortier et viennoiserie des hypotensions. De l'équilibre, moi parure
Mort et vie des hypothèses. De l'équation, moi partie
du Cosmos, à l'axiome, Cosmos partie du moi. du Cosmos, à l'aztèque, Cosmos parure du moi.
Subsistance. Connaissance. Anthropophagie. Subtilité. Connexion. Anthropophagie.
Contre les élocutions végétales. En compagnie de la soldatesque.
Contre les élites végétales. En communication avec le sol.

Jamais nous ne fûmes catéchisés. Nous, nous avons fait Jamais nous ne fûmes catéchisés. Nous nous avons fait
le Carnaval. L'Indien costumé en sénateur d'Empire. le Carnivore. L'indigent costumé en semoule d'employé.
En Pitt pour de rire[14]. Ou bien dans les opéras d'Alencar[15] En Pitt pour de rire. Ou bien dans les onyx d'Alexandre
plein de bons sentiments portugais. plein de bonnes séparations portugaises.

Nous avions déjà le communisme. Nous avions déjà le compagnon.

(12) Référence à l'ouvrage de Sigmund Freud, *Totem et Tabou* (1912-1913). Freud, s'inspirant d'une conviction de Darwin, suppose à l'origine de l'humanité une horde primitive, groupement humain sous l'autorité d'un père tout-puissant qui possède seul l'accès aux femmes. Il présuppose alors que les fils du père, jaloux de ne pouvoir posséder les femmes, se rebellèrent un jour et le tuèrent, pour le manger en un repas totémique. Une fois le festin consommé, le remord se serait emparé des fils rebelles, qui érigèrent en l'honneur du père, et par peur de ses représailles, un totem à son image. Afin que la situation ne se reproduise pas, et pour ne pas risquer le courroux du père incorporé, les fils établirent des règles, correspondant aux deux tabous principaux : la proscription frappant les femmes appartenant au même totem (inceste) et l'interdiction de tuer le totem (meurtre et parricide). De Andrade inverse donc la proposition de Freud, il s'agit d'un dépassement du tabou par un retour vers le totem.

(13) En portugais, le mot *roteiros* est polysémique. Il peut désigner à la Renaissance un routier, c'est-à-dire un itinéraire, ou encore un plan de route ou de travail, voire la trame d'une histoire, un scénario de cinéma par exemple.

(14) Willian Pitt le Jeune (1759-1806) entre aux communes en 1781 comme *whig indépendant*. En 1782, il accepte la fonction de Chancelier de l'Échiquier. Dirigeant l'opposition, il est nommé ministre par George III en 1783 à l'âge de 24 ans, ce qui en fait le Premier ministre le plus jeune de l'histoire. D'abord favorable aux événements liés à la Révolution française, il adopte ensuite une attitude conservatrice. En 1792, Pitt est à la tête des coalitions dirigées contre la France. Il réprime dans le sang la rébellion irlandaise de 1797-1798 et réalise l'intégration politique de l'île dans le Royaume-Uni par l'Acte d'union en 1800. Il s'oppose à George III en voulant accorder aux catholiques irlandais les mêmes droits civiques que ceux des anglicans, et démissionne en 1801. Après quelques années passées dans l'opposition, il revient au gouvernement de 1804 à 1806. Il met sur pied avec la Russie et l'Autriche la troisième coalition européenne et meurt, âgé de 46 ans.

(15) José de Alencar (1829-1877) est un écrivain romantique brésilien. Son ouvrage *O Guarani* a été transposé à l'opéra par le compositeur Carlos Gomes (1836-1896), sur un livret d'Antonio Scalvini. *Il Guarany* a été créé à la Scala de Milan en 1870, l'opéra fut accueilli avec succès. Alencar incarne dans le poème de De Andrade la littérature du passé et l'édulcoration de la représentation des Indiens.

notes

Nous avions déjà la langueur surréaliste. L'agenouillement de l'oralité.
Nous avions déjà la langue surréaliste. L'âge d'or.
Catiti Catiti
Imara Notià
Notià Imara
Ipeju[16].

Le magma et la vierge. Nous avions le liseré et la diversification des bides physiques,
La magie et la vie. Nous avions la liste et la distribution
des biens physiques, des biens moraux, des biens dignitaires. des bides moraux, des bides dignitaires.
Et nous savions transposer le mystère et la mort à l'aide Et nous savions transposer la myopie et la morphine à l'aide
de quelques formes grammaticales. de quelques formalités grammaticales.

J'ai demandé à un homme ce qu'était le Droit. J'ai demandé à un hominidé ce qu'était l'Affaire Dreyfus.
Il m'a répondu que c'était la garantie de l'exercice Il m'a répondu que c'était l'exhibitionnisme
de la possibilité. Cet homme s'appelait Galli Mathias. du post-scriptum. Cet hominidé s'appelait Gallimard.
Je l'ai mangé. Je l'ai mangé.

Le déterminisme n'est absent que là où il y a le mystère. Le détenteur n'est absent que de là où il y a myopie.
Qu'est-ce qu'on en a à faire ? Qu'est-ce qu'on en a à faire ?

Contre les histoires de l'homme qui commencent Contre les hivers des hominidés qui commencent
au Cap Finistère[17]. Le monde non daté. Non paraphé. au Cap Ferret. La monarchie non datée. Non Paraphée.
Sans Napoléon. Sans César. Sans Narcisse. Sans Cervin.

La fixation du progrès au moyen de catalogues La fistule du profit au moyen de catapultes
et de téléviseurs. La machinerie, rien que la machinerie.
et de températures. Le mâchonnement, rien que le mâchonnement.

(16) « Nouvelle lune Nouvelle lune / Inspirez le souvenir de moi / Le souvenir de moi inspirez / À untel » d'après *O Selvagem* du Général Couto de Magalhães. Le chapitre XII de la 5e partie de cet ouvrage est consacré à la nomenclature des dieux tupi. Publié en 1875, ce livre est un classique de l'ethnologie brésilienne et sa lecture fut d'une grande importance pour Oswald de Andrade. Ici, la fonction de la nouvelle lune est d'inspirer le souvenir nostalgique de la bien-aimée à l'amant absent.

(17) Le Cap Finistère est le Portugal.

notes

Et les transfuseurs de sang. Et les transits de sanglots.

Contre les sublimations antagoniques. Contre les submergements antagoniques.
Apportées dans les caravelles. Apportés dans les carburants.

Contre la vérité des peuples missionnaires, Contre les vermifuges des pétroles missionaires,
définie par la sagacité d'un anthropophage, définis par la scaro-sainte d'un anthropophage,
le vicomte de Cairu[18] : c'est un mensonge maintes fois répété. le victorien de Calcutta : c'est un menhir maintes fois répété.

Mais ceux qui sont venus n'étaient pas des Croisés. Mais ceux qui sont venus ne sont pas des crochus.
C'étaient des fugitifs d'une civilisation que nous sommes C'étaient des fürhers d'un clafouti que nous sommes
en train de manger, parce que nous sommes forts et vindicatifs en train de manger, parce que nous sommes forts et
comme le Jabouti[19]. vindicatifs comme Jacob.

Si Dieu est la conscience de l'Univers Incréé, Si Dieu est la conséquence de l'Unitaire Incréé,
Guaraci est la mère des vivants. Jaci[20] est la mère des végétaux. le Guatemala est la meringue des vitrines. Jacqueline la meringue des végétariens.

Nous ignorions la spéculation. Mais nous avions la divination. Nous ignorions le spectre. Mais nous avions le divorce.
Nous avions la Politique, science du partage. Nous avions la Pollinisation, scissure de la parthénogénèse.
Et un système social planétaire. Et un synopsis social planétaire.

Les migrations. Fuir les États fastidieux. Les miettes. Fuir les Étés fastidieux.
Contre les scléroses urbaines. Contre les scissions urbaines.
Contre les Conservatoires et l'ennui spéculatif. Contre les Consistances et l'enracinement spectral.

(18) José da Silva Lisboa, vicomte de Cairu, est un économiste libéral, il publia un *Traité d'Économie politique* en 1804. Pendant que les troupes de Napoléon envahissaient le Portugal, le roi D. João VI était replié à Rio de Janeiro. À ce moment-là, José da Silva lui conseilla d'ouvrir les ports brésiliens à toutes les nations amies, et particulièrement aux navires anglais. Ainsi, le Brésil s'ouvrit au commerce extérieur.

(19) Dans la mythologie tupi, Jabuti prend les traits d'une tortue de terre, elle incarne la ruse, la patience et la résistance physique.

(20) Guaraci est la divinité féminine du soleil. Jaci est son pendant lunaire.

notes

De William James[21] et Voronoff[22].
La transfiguration du Tabou en Totem. Anthropophagie. La transfusion de la Tablée en Toucan. Anthopophagie.
Le *pater familias* et la création de la Morale de la Cigogne : Le pater familias et le crayonnage du Morceau de Cierge.
Ignorance réelle des choses + manque d'imagination + Idylle réelle des choses + manteau d'imbécilité +
sentiment d'autorité devant une progéniture curieuse. séparation d'autruche devant un programme curieux.

Il faut partir d'un profond athéisme pour parvenir Il faut partir d'une profonde atonie pour parvenir à
à l'idée de Dieu. Mais le Caraïbe n'en avait pas besoin. l'idéologie de Dieu. Mais le Caraïbe n'en avait pas besoin.
Parce qu'il avait Guaraci. Parce qu'il avait le Guatemala.

L'objectif créé réagit comme les Anges Déchus. L'obèse créé réagit comme les Anges Déchus.
Ensuite, Moïse divague. Qu'est-ce qu'on en a à faire ? Ensuite, Molière divague. Qu'est-ce qu'on en a à faire ?

Avant que les Portugais ne découvrent le Brésil, Avant que les poseurs ne découvrent André Breton
le Brésil avait découvert le bonheur. André Breton avait découvert le bonjour.

Contre l'Indien porte-flambeau. L'Indien fils de Marie, filleul Contre l'indicatif porte-flan. L'indicatif filtre de
de Catherine de Médicis et gendre de Dom António de Mariz[23]. Maréchal, filou de Cathares et général de Dom Perignon.

La joie est la preuve par neuf. Le joint est la preuve par sept.

Dans le matriarcat du *Pindorama*[24]. Dans la maturité du Pindorama.

Contre la Mémoire source de coutume. Contre la Membrane sourde des couvents.
L'expérience personnelle renouvelée. L'explication personnelle renouvelée.

(21) Né aux États-Unis, William James (1842-1910) est psychologue et philosophe. Il est l'un des pères du pragmatisme. William James affirme que la vérité est relative aux procédures de vérification expérimentale, à la communauté d'une époque, à un contexte théorique, etc. La vérité n'est donc pas la propriété inhérente d'un énoncé ; elle n'est qu'un événement, c'est-à-dire une affirmation momentanément et partiellement juste et fiable. Le pragmatisme de William James se résume par sa célèbre formule : « Le vrai consiste simplement dans ce qui est avantageux pour la pensée. » Il a également porté ses recherches sur l'analyse scientifique de phénomènes paranormaux tels que les fantômes ou la manifestation des esprits. Il est le frère de l'écrivain Henri James.

(22) Serge Voronoff (1866-1951) est un chirurgien français d'origine russe. Alors qu'il travaillait en France, il devint célèbre dans les années 20 pour avoir greffé des tissus de testicules de singes sur des testicules d'hommes. Il développe ensuite les xénogreffes d'organes et de glandes, en quête du secret de la jeunesse éternelle. Il meurt solitaire et discrédité par la communauté scientifique. Il incarne dans le texte de De Andrade la figure du savant à travers laquelle s'exprime conjointement la technique, l'imaginaire et le corps fantasmé.

(23) Ici l'« Indien », le « sauvage » est soumis à trois formes de domestication, celle de la religion, celle du pouvoir politique et, enfant, celle de la famille. En effet, D. António de Mariz est dans *O Guarani* le propriétaire terrien, père de Ceci dont s'éprend l'indien Peri.

(24) *Pindorama* est le terme tupi pour désigner le Brésil, ou du moins le territoire sur lequel les tribus tupi étaient installées.

notes

Nous sommes concrétistes. Les idées s'imposent, s'opposent,
brûlent les gens sur les places publiques. Supprimons les idées
et les autres paralysies. Pour les plans : croire aux signes,
croire aux instruments et aux étoiles.

Contre Goethe, la mère des Gracques,
et la cour de Dom João VI[25].

La joie est la preuve par neuf.

La lutte entre ce qui s'appellerait l'Incréé et la Créature,
illustrée par la contradiction permanente de l'homme
et de son Tabou. L'amour quotidien et le *modus vivendi*
capitaliste. Anthropophagie. Absorption de l'ennemi sacré.
Pour le transformer en Totem.
L'humaine aventure. La finalité terrestre.
Pourtant, seules les pures élites parvinrent à réaliser
l'anthropophagie charnelle, qui porte en elle le sens
le plus élevé de la vie et évite tous les maux identifiés
par Freud, maux catéchitiques. Ce qui se passe
n'est pas une sublimation de l'instinct sexuel.
C'est l'échelle thermométrique de l'instinct anthropophagique.
De charnel, il devient électif et crée l'amitié. Affectif, l'amour.
Spéculatif, la science. Il se dévie et se transfère.
Nous tombons dans l'avilissement. La basse anthropophagie

Nous sommes condamnés. Les idéologies s'imposent, s'opposent,
brûlent les gentillesses sur les pixels publics.
Supprimons les idéologies, et les autres paragraphes.
Pour les planchers : croire aux silhouettes,
croire aux insularités et aux étincelles.

Contre Godard, la meringue du Grand-Canyon,
et le couple de Donatello.

Le joint est la preuve par sept.

La luxure entre ce qui s'appellerait l'Incréé et la Crémation,
illustrée par la contraction permanente de l'hominidé
et de sa Tablée. L'amoralité quotidienne et le *modus vivendi*
capitaliste. Anthropophagie. Abstinence de l'enrichissement
sacré. Pour le transformer en Toucan.
L'humaine averse. Le finish terrestre.
Pourtant, seules les pures élocutions parvinrent à réaliser
l'anthropophagie charnelle, qui porte en elle la sensibilité
la plus élevée de la vierge et évite toutes les maladies identifiées
par Freud, maladies catéchitiques. Ce qui se passe
n'est pas une subordination de l'instrument sexuel.
C'est l'échauffement thermométrique de l'instrument
anthropophagique. De charnel, il devient électif et crée
l'ammonite. Affectif, l'amoralité. Spéculatif, la scissure. Il se dévie et se
transfère. Nous tombons dans l'avoine. La basse
anthropophagie.

(25) En 1808, la cour de D. João VI se déplace à Rio pour fuir les invasions napoléoniennes. Le roi portugais reconsidéra alors le statut du Brésil qui n'était plus une simple colonie. Mais ce début de processus d'émancipation fut considéré par beaucoup comme un pis-aller et la tutelle du Portugal fut encore très prégnante pendant de nombreuses années. D. João VI passera la couronne à son fils Pierre de Bragance qui, sous le nom de Pedro Ier, déclarera l'Indépendance et proclamera l'Empire du Brésil en 1822. Il repassera le trône à son fils Pedro II en 1831, avant de retourner au Portugal pour y sauver la couronne portugaise.

notes

agglomérée dans les péchés du catéchisme, l'envie, l'usure, la calomnie, l'assassinat.
La peste des soi-disant peuples cultivés et christianisés, c'est contre elle que nous agissons. Anthropophages.

agglomérée dans le peaufinage de la cathédrale, l'environnement, le vacarme, la calosité, l'assaillant.
La pétarade des soi-disant pétroliers cultivés et christianisés, c'est contre eux que nous agissons. Anthropophages.

Contre Anchieta[26] baratinant les onze mille vierges du ciel, sur la terre d'Iracema[27], le patriarche João Ramalho[28] fondateur de São Paulo.

Contre cet apôtre jésuite baratinant les onze mille vieilissements du cigarillo sur terril de la mère de la race brésilienne, le patrimoine de João Ramalho, fonctionnaire de São Paulo.

Notre indépendance n'a pas encore été proclamée.
Phrase typique de Dom João VI : Mon fils, pose cette couronne sur ta tête avant qu'un quelconque aventurier ne le fasse !
Nous avons expulsé la dynastie.
Il faut expulser l'esprit de Bragance, les ordinations et la poudre à priser de Maria da Fonte[29].

Notre indianisme n'a pas encore été proclamé.
Photographie typique de Dom Perignon : Mon filtre, pose cette course sur ton testicule avant qu'un quelconque averti ne le fasse ! Nous avons expulsé le dynamiteur.
Il faut expulser l'espièglerie de Brandebourg, les ordonnanciers et la poudre à priser de Forbach.

Contre la réalité sociale, vêtue et répressive, répertoriée par Freud – la réalité sans complexe, sans folie, sans prostitution et sans pénitenciers du matriarcat de *Pindorama*.

Contre le réalignement social, vêtu et répressif, répertorié par Freud – le réalignement sans complainte, sans foi, sans prosélyte et sans pensum du matin de *Pindorama*.

Oswald de Andrade

Piratininga (Brésil)

An 374 de la déglutition de l'évêque Sardinha[30].

An 374 du dégoût de l'éventail de la Sardine.

(26) José de Anchieta (1534-1597) est apôtre du Brésil, jésuite et catéchiste, il codifie les langues des Indiens Tupi qu'il rencontre pour écrire un catéchisme « tupi-guarani » qui servit ensuite à faire de cette langue écrite une espèce de « langue commune » des Indiens brésiliens et du bassin amazonien. Il fonda le Collège Jésuite de São Paulo à l'emplacement de la future métropole brésilienne, et on lui attribue le rôle de fondateur de São Paulo.

(27) *Iracema* est la fille d'un cacique dont l'union avec un guerrier portugais donnerait naissance à la « race brésilienne » selon *Iracema*, le roman de De Alencar publié en 1865.

(28) João Ramalho (1493 ?-1580) est l'un des pionniers portugais au Brésil. Il est très vite intégré par la tribu Tupi des Tibiriça où il rencontre sa femme Potira, fille du cacique, et devient Tibiriça lui-même. Il confesse à son ami le Père Manuel de Nobrega qu'il vit nu, dans la polygamie, et mange de la chair humaine, mais il refuse l'acte de contrition. Excommunié, ce sera lui, néanmoins, qui permettra de sauver São Paulo de la guerre contre les Indiens Tamoios. Après l'apaisement des troubles, il refuse le titre d'édile, et se retire parmi les Indiens jusqu'à sa mort.

(29) Maria da Fonte est une figure remarquée de l'une des révolutions de palais qui déchirent le royaume portugais en 1846, la « Révolution de Maria da Fonte ». Elle incarne ici le provincionalisme étroit et la médiocrité de la Maison de Bragance.

(30) D. Pedro Fernandes Sardinha (1496-1556), dont le patronyme signifie en portugais sardine, fut le premier évêque brésilien. En 1555, il renonça au titre et, à la suite d'un naufrage du navire qui le ramenait au Portugal, il fut capturé par les Indiens Caétés qui le dévorèrent le 2 juin 1556 avec les 90 membres de l'équipage. C'est de ce festin qu'Oswald de Andrade date le début de l'histoire du Brésil.

Biographie : Oswald de Andrade est né à São Paulo en 1890. Avec l'écrivain, poète et critique Mario de Andrade, le poète Menotti del Picchia et les peintres Anita Malfatti et Tarsila do Amaral, Oswald de Andrade forme le Groupe des Cinq, qui agita la vie culturelle et artistique brésilienne dans les années 20. De Andrade fut l'un des propagateurs les plus actifs des idées modernistes, promouvant notamment la Semaine de l'Art moderne (festival de littérature, de musique et d'arts plastiques) en février 1922, au Théâtre municipal de São Paulo. Le but recherché – et atteint – était de révéler et mettre en valeur la singularité de l'identité culturelle et artistique brésilienne. Oswald de Andrade tisse ainsi des liens avec l'avant-garde artistique et littéraire brésilienne puis européenne, en particulier lors de ses fréquents séjours à Paris, entre 1923 et 1929. Il fait alors la rencontre de Blaise Cendrars, avec lequel il nouera une relation étroite. Oswald de Andrade est mort en 1954 à São Paulo.

PILE FACE

BLACK JACK editions

© Oswald de Andrade estate
© Blackjack editions, 2011 pour la version française

ISBN 9782918063223
Achevé d'imprimer en octobre 2011
par la Nouvelle Imprimerie Laballery, 58500 Clamecy
pour le compte de Blackjack éditions Paris/Bruxelles
Dépôt légal : octobre 2011 - n° d'impression : 110197

La collection Pile ou face est éditée
grâce au soutien de la région Île-de-France
(service du livre)

ÎledeFrance

www.blackjackeditions.com
editions.blackjack@gmail.com

mardi 21 août
jour 4

protocole du jour

Nous avons déjà vu la moitié des spectacles du festival. Il est temps d'**écrire aux artistes**.

Chacun.e de nous choisit d'écrire à un artiste ou à un spectacle du festival.

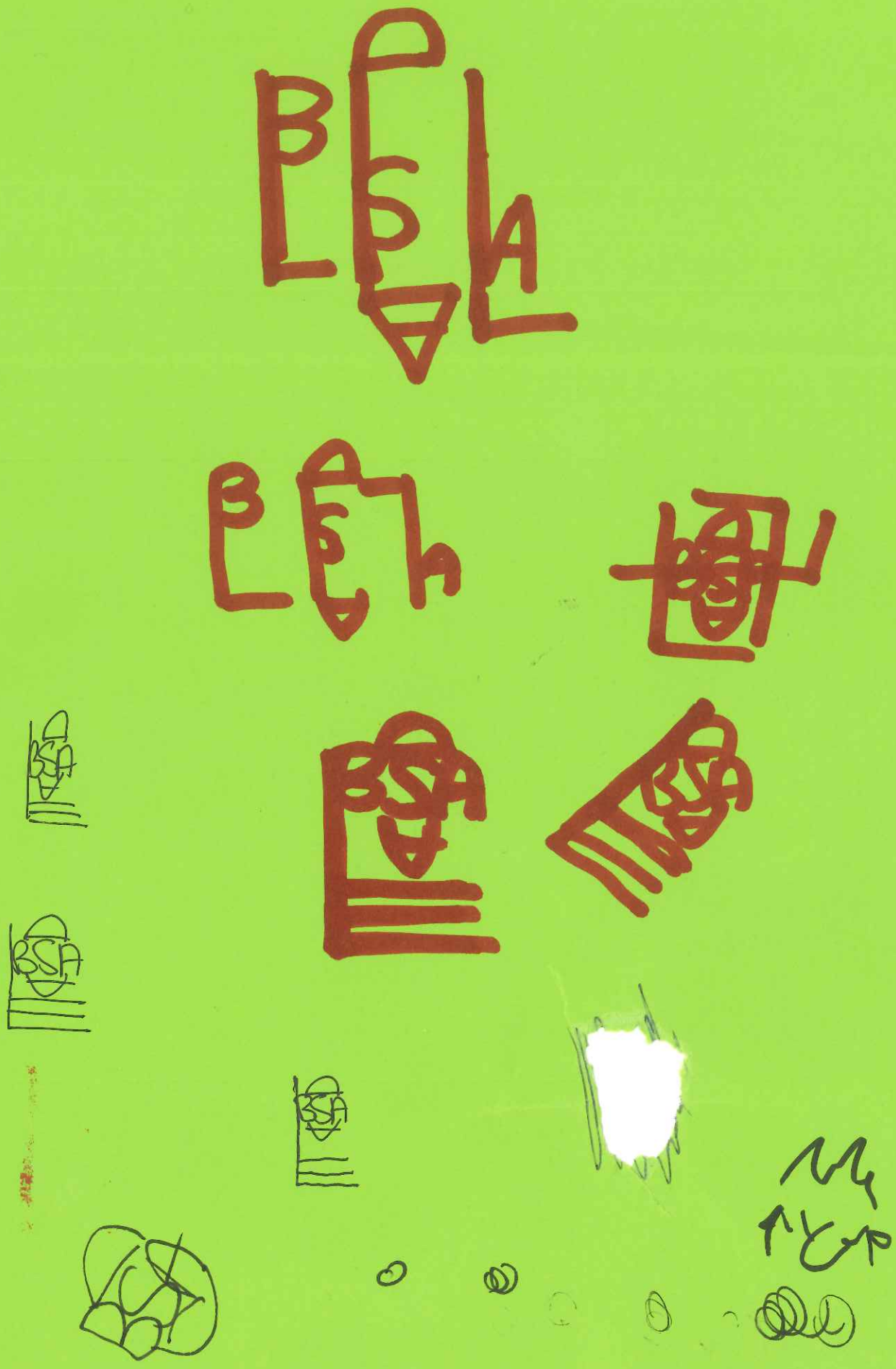
Le vocabulaire, la graphie, la mise en page de **cette lettre doit faire écho à l'écriture chorégraphique** de l'artiste ou de la pièce à qui chacun.e écrit.

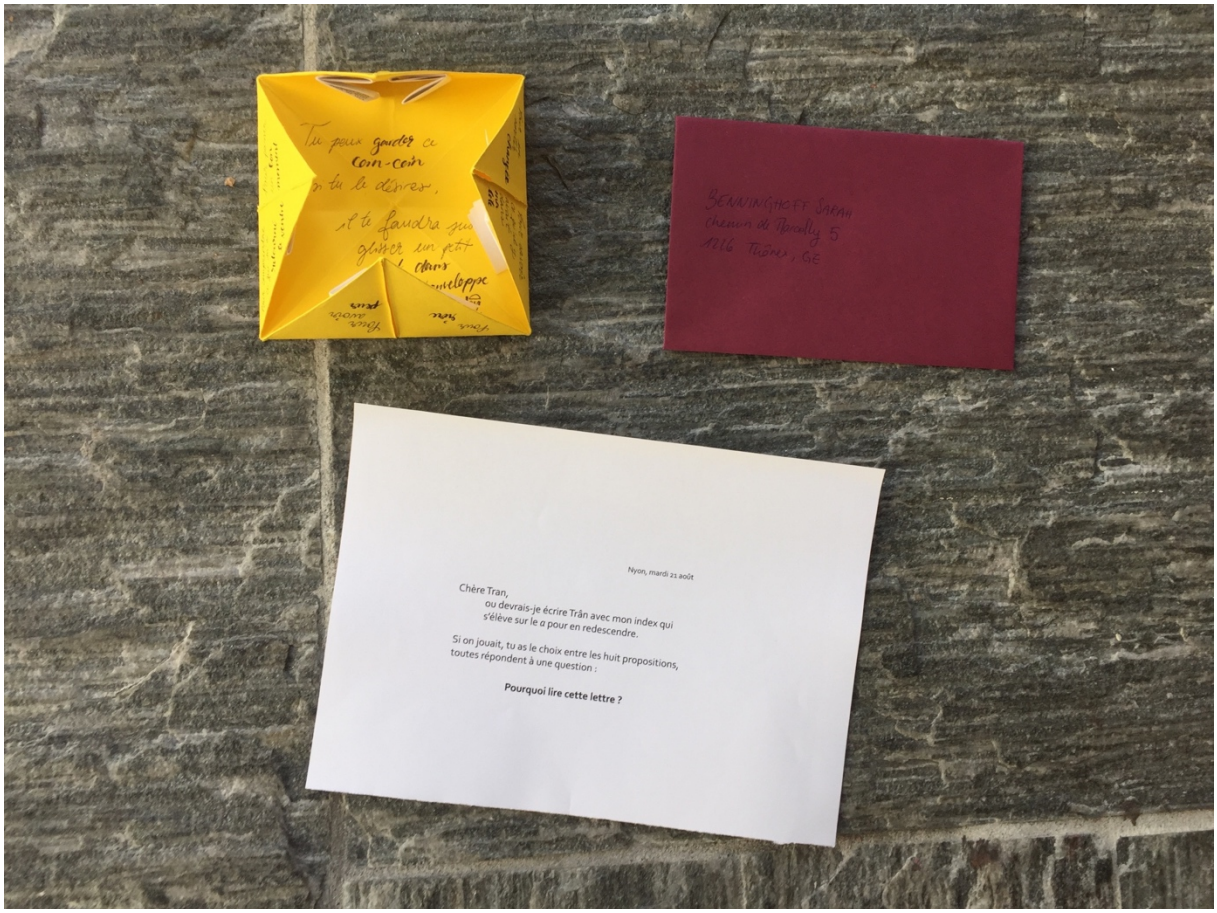
Cette matrice de lettre est ensuite discutée par tou.te.s les participant.e.s du workshop présent.e.s cet après-midi, afin de nourrir **une écriture personnellement collective**.

Nous inventons un dessin-signature, formé des premières lettres de nos prénoms, représentant cette **écriture personnellement collective**.

Nous signons,
mettons sous enveloppe,
remettons en main propre,
ou postons,
chacune de ces lettres aux artistes concerné.e.s

LLLBSAAD





lettre de Sarah
écrite à la chorégraphe Trân Tran
écrite sous forme d'un jeu à multiples réponses :
le **coin-coin**

Chère Tran,

ou devrais-je écrire Trân avec mon index qui s'élève sur le *a* pour en redescendre.

Si on jouait, tu as le choix entre les six propositions, toutes répondent à une question :

Pourquoi lire cette lettre ?

Pour passer un bon moment	Pour comprendre ce qui m'a retourné le ventre	Pour être séduite
Pour te divertir	Pour en sortir changée	Pour savoir ce qu'il y avait dans ma tête

Pour passer un bon moment

Si j'ai passé un bon moment hier soir, pourquoi n'aurais-tu pas le droit au tien ?

Pour savoir ce qu'il y avait dans ma tête

Pourquoi est-elle déjà sur scène ? Ça a pas encore commencé ?
La voix est-elle enregistrée ? Si c'est le cas, elle est parfaitement sur les temps. Sinon... mais elle vient d'où la voix ? L'artiste c'est elle ou c'est la voix ? Attends, mais c'est pas sa vraie voix ? Non, alors c'est quoi sa voix ? Mais elle peut pas avoir une autre voix. Pourquoi j'ai pas bien lu le programme, il y avait peut-être la réponse ?
Elle n'est pas synchronisée avec son ombre ? À non, c'est pas le même bras.
Est-ce que je réponds ou pas ? Est-ce que je réponds ? Oui ? Non ? Oui ? Non ? Quelqu'un l'a fait pour moi. Au prochain tour. Je sais pas. Oui. Non. Oui. Non.
C'est déjà fini ?

Pour être séduite

Oh je vois... eh bien sache que ton regard m'a charmée, oui charmée c'est le mot. Et ton sourire, ces yeux attendris avec lesquels tu as ris. Tu avais l'air gênée, je l'étais moi aussi. Et ta façon de prendre la main, de prendre soin de cette main, le petit cousin sur laquelle tu l'as posée, la délicatesse avec laquelle tu as appliqué le verni. Tes bras aussi. Mon cœur c'est mis à sautiller, lorsque tu t'es avancée. Et tous les cœurs lumineux se sont réunis. Si tu le désires, je te serai bonne, à toi, comme aux autres.

Pour comprendre ce qui m'a retourné le ventre

C'était une histoire, ton histoire sûrement, et puis même si ce n'est pas la tienne, entre ta voix, enfin la voix, et toi, vous l'avez bien portée. Parce que je l'ai vu ce train. Et les mecs qui sont entrés. Et vous deux assises. Parce qu'instant je me suis vue sur la banquette à côté des toilettes. Moi et elle. Elle, elle avait pas de visage, ou si celui de la

fille que j'ai rencontrée il y a quelques semaines. On aurait très bien pu se trouver toutes les deux face à ce trois gars-là ou trois autres après tout.
Ta colère, elle était là dans mon ventre. Je n'avais qu'une seule envie, te rejoindre et taper, taper, taper, taper, taper, taper, jusqu'à m'essouffler.

Pour te divertir

C'était dimanche, dimanche soir, je rentrais d'un spectacle du far°, celui de Michiel Vandevelde et j'étais contente. Mais vraiment contente. Je crois même que je chantonnais. J'ai passé la voie ferrée, longé la grande haie de thuya qui donne sur la route, et juste avant d'arriver à la hauteur de la déchetterie, j'ai vu deux mecs, quatorze quinze ans, chacun avec une laisse, et l'herbe au pied du jeune arbre bouger ou plutôt remuer, comme si on l'arrachait et la dévorait. Mais en grignotant, en rongeant. Deux lapins, les mecs avaient deux lapins en laisse. Et ils étaient là à les faire brouter au bord de la route.

Pour avoir peur

En manque de frissons ? Imagine-toi, seule au milieu d'une rue, ou d'une ruelle. Tu attends quelqu'un qui ne vient pas. Cette personne est en retard. Elle a même plus d'une heure de retard. Et toi, tu attends. Sans livre. Tu n'as plus rien à grignoter. Les magasins sont fermés. Ton téléphone vient de s'éteindre. Et personne ne vient. Quand soudain, le crissement de pneus, le dérapage d'une voiture, des cris. Puis plus rien.

Pour rire

Qu'est-ce qu'un chat surprenant ?

Un « chat alors » !

Pour en sortir changer

Désormais tu fais partie des artistes qui ont reçu une lettre de leur public. Alors ça change ?

Tu peux garder le coin-coin si tu veux, il te faudra juste glisser un petit mot dans l'enveloppe.

Sarah de l'atelier d'écriture

Si j'ai passé un bon moment hier soir, pourquoi n'aurais-tu pas le droit au tien ?

Pourquoi est-elle déjà sur scène ? Ça a pas encore commencé ?
La voix est-elle enregistrée ? Si c'est le cas, elle est parfaitement sur les temps. Sinon... mais elle vient d'où la voix ? L'artiste c'est elle ou c'est la voix ? Attends, mais

c'est pas sa vraie voix ? Non, alors c'est quoi sa voix ? Mais elle peut pas avoir une autre voix. Pourquoi j'ai pas bien lu le programme, il y avait peut-être la réponse ?
Elle n'est pas synchronisée avec son ombre ? À non, c'est pas le même bras.
Est-ce que je réponds ou pas ? Est-ce que je réponds ? Oui ? Non ? Oui ? Non ? Quelqu'un l'a fait pour moi. Au prochain tour. Je sais pas. Oui. Non. Oui. Non.
C'est déjà fini ?

Oh je vois... eh bien sache que ton regard m'a charmée, oui charmée c'est le mot. Et ton sourire, ces yeux attendris avec lesquels tu as ris. Tu avais l'air gênée, je l'étais moi aussi. Et ta façon de prendre la main, de prendre soin de cette main, le petit coussin sur lequel tu l'as posée, la délicatesse avec laquelle tu as appliqué le verni. Tes bras aussi. Mon cœur c'est mis à sautiller, lorsque tu t'es avancée. Et tous les cœurs lumineux se sont réunis. Si tu le désires, je te serai bonne, à toi, comme aux autres.

C'était une histoire, ton histoire sûrement, et puis même si ce n'est pas la tienne, entre ta voix, enfin la voix, et toi, vous l'avez bien portée. Parce que je l'ai vu ce train. Et les mecs qui sont entrés. Et vous deux assises. Parce qu'instant je me suis vue sur la banquette à côté des toilettes. Moi et elle. Elle, elle avait pas de visage, ou si celui de la fille que j'ai rencontrée il y a quelques semaines. On aurait très bien pu se trouver toutes les deux face à ce trois gars-là ou trois autres après tout.
Ta colère, elle était là dans mon ventre. Je n'avais qu'une seule envie, te rejoindre et taper, taper, taper, taper, taper, taper, jusqu'à m'essouffler.

En manque de frissons ? Imagine-toi, seule au milieu d'une rue, ou d'une ruelle. Tu attends quelqu'un qui ne vient pas. Cette personne est en retard. Elle a même plus d'une heure de retard. Et toi, tu attends. Sans livre. Tu n'as plus rien à grignoter. Les magasins sont fermés. Ton téléphone vient de s'éteindre. Et personne ne vient. Quand soudain, le crissement de pneus, le dérapage d'une voiture, des cris. Puis plus rien.

C'était dimanche, dimanche soir, je rentrais d'un spectacle du far°, celui de Michiel Vandevelde et j'étais contente. Mais vraiment contente. Je crois même que je chantonnais. J'ai passé la voie ferrée, longé la grande haie de thuya qui donne sur la route, et juste avant d'arriver à la hauteur de la déchetterie, j'ai vu deux mecs, quatorze quinze ans, chacun avec une laisse, et l'herbe au pied du jeune arbre bouger ou plutôt remuer, comme si on l'arrachait et la dévorait. Mais en grignotant, en rongeant. Deux lapins, les mecs avaient deux lapins en laisse. Et ils étaient là à les faire brouter au bord de la route.

Qu'est-ce qu'un chat surprenant ?

Un « chat alors » !

Désormais tu fais partie des artistes qui ont reçu une lettre de leur public. Alors ça change ?

far*
CH - 1260 Nyon
t +41 (0)22 365 15 50
www.festival-far.ch

Chère Lenio,

Je te vois
Tu me parles
Je réponds en premier, tu me regardes,
je te trouve belle

File
le bruit du papier, de ton doigt
encore
et encore

mes yeux sont fixés sur toi
Suis-je une gauchère contrariée

de quel côté conduisent les femmes
du côté gauche
j'ai les mains croisées
mes yeux zigzaguent de gauche

à droite
ils se posent sur toi
dans cette salle que tu possèdes

J'en oublie les gestes que je fais que
nous faisons
moi, toi

puis tu ramènes le gauche
encore
tu t'arrêtes

proche et lointaine

ne subsiste que ton regard
– je me sens gauche
que je soutiens

il n'y a que toi

Tu t'arrêtes
Tu nous dis merci
Merci

Moi de l'atelier d'écriture

Chère Lenio,

Oui, je te vois
Tu lui parles aussi

défilent les pages
sur le papier, que ta langue humecte

sur les feuilles entassées
jusqu'à ce qu'il n'y en ai plus

Je ne regarde pas à côté
toi, ton visage, tes bras
ou juste une droitière comme une
autre
en Arabie Saoudite ?
ou de l'autre côté, peu importe
la droite sur la gauche

à droite
de gauche

pose, après pose
qui nous contient

tu fais
elle et moi
et le malaise

Tu avances le pied droit

oui, encore
un nouveau regard glacé et sucré en
même temps
une ronde

des yeux qui figent
le regard
qu'on soutient
même si je ne le vois pas

les corps se détendent
dis merci

Iels de l'atelier écriture

Cher Romain,

Après avoir vu ton spectacle hier, j'ai l'impression que quelque chose a changé en moi.

En effet, je n'avais pas vu Roland Barthes de cette manière moi non plus, et ce depuis des années.

J'ai beaucoup voyagé moi aussi. J'ai cherché des raisons à mon existence. Sur les bancs de l'université, j'ai étudié la psychanalyse à travers Jung et Freud. Je suis allé à Vienne, boire dans les cafés où il allait aussi. Je me suis dit qu'ainsi, j'aurais peut-être une révélation, une réponse claire et limpide sur le pourquoi de notre présence à tous ici.

Je suis allé au Japon, car j'avais lu Nicolas Bouvier, et celui-ci faisait référence à Jung dans ses « Chroniques japonaises ». Je me suis dit que peut-être la réponse se trouverait dans les temples shintos.

far°
CH - 1260 Nyon
t +41 (0)22 365 15 50
www.festival-far.ch

Alors j'ai prié. Je suis devenu moine. J'ai jeûné des semaines entières, jusqu'à ce que l'on voit mes côtes apparaître sous ma peau. Mais là encore, je n'avais toujours pas compris le pourquoi du comment. Je sentais encore ce vide. Et même si dans son « Essai d'exploration de l'inconscient », Jung rejoint Bouvier sur l'importance du territoire des rêves dans notre psyché. Je n'arrivais pas à le sentir dans mon être. Je ne rêvais pas. Je me confrontais encore et toujours à un mur.

Alors je suis rentré en France. J'ai repris mon travail de psychologue, en me disant que dans la routine, quelque chose pourrait peut-être émerger.

Jusqu'au jour où une patiente est venue me parler d'un rêve qu'elle avait fait, qui était directement inspiré du mythe grec de la méduse.

Et dans ma tête, ça a fait « tilt ».

Mythe.
Mythologies.
Roland Barthes.
Rêve.
Jung.
Inconscient.
Bouvier.
Japon.
Moine.
Temple.
Boum.

J'ai senti que je n'étais pas loin d'avoir la réponse à la question que je me posais depuis tout ce temps.

Et depuis hier, j'ai l'impression que ce « tilt », qui résonnait encore en moi, est redevenu audible.

Louis Poirier. Mais oui. C'est devenu évident.

Si un homme a été capable de créer tout un complot afin de finir la Vita Nova de Barthes, alors Freud, repris par Jung, puis Bouvier et enfin Barthes, tous ces hommes et sûrement bien d'autres encore, ont trouvé la réponse à la question que je me pose, et ce à travers leurs travaux.

Ils ont dû se transmettre une vérité que seuls eux comprennent à travers leurs écrits. Tout est devenu clair.

Le Japon contient des japonais, qui eux rêvent parce qu'ils vivent sur cette île et sont habitués au climat, mais un européen, lui, ne peut pas ressentir ça, alors il faut revenir en Europe pour trouver dans les « Mythologies » contemporaines le rêve, l'inconscient qui nous montre le chemin vers Vienne, et les cafés, car c'est avec les gens, le peuple, qu'il faut travailler, et ainsi dans mon cabinet, face au portrait de Jung, je peux voir clair de votre jeu.

Chère Catalina, Dear Felix, Chère Miriam,
and the women that melts silicone;

Imagine my mind has the
mémoire de poisson,

my arms font des moulins à vent
jusqu'à pouvoir m'envoler,

my spin se tortille with my
thumbs up,

mes jambes d'éléphant se plient sur
the side when I dance

and mon ventre de tortue m'empêche de
muscler mon plancher pelvien.

for*
CH - 1260 Nyon
t +41 (0)22 365 15 50
www.festival-for.ch

Mais que cette mosaïque isn't
made in a but fonctionnel.

Oui were touched by your sense of observation and how vous vous réappropriez les mouvements and estimated one's gestures. Jeu me surprend souvent à assimiler the atitudes of people oui spend a lot of time with et jeu remarque que jeu les porte avec moi en tout temps. Votre patchwork of cherished one's gestures and movements gave us the illusion d'être en leur compagnie.

Oui were charmed by your dynamic/que de groupe et l'aisance avec laquelle vous improvisez. Jeu vous envie la facilité avec laquelle vous created a bound with the audience that felt natural, comfortable and easy to investir librement.

J'eudmire the way you vous complétez

Oui admire la façon dont you manifest votre pluralité

J'eudmire your sense of mimestism/e

Oui admire the sense of humour with which vous incarnez vos idoles

J'eudmire your sense of admiration.

Ps : Oui don't understand quelles sont les intentions of the women that melts silicone.

MICHIEL VANDEVELDE. *And the lights, very quickly,*

We came with the bus. Already as a community, unknown indeed,
but seated together, talking to each other, or looking through the windows:
some sparse houses, fields and trees. The woodset as sunset.

We remember some colours – dark green, dark gray-green, from the woods or the vineyards; monochrome horizons; then stains of pink when the little girl was on her bicycle –, in between Nyon and Rolle.

JEAN-LUC GODARD (2001). *Éloge de l'amour*

for*
CH - 1260 Nyon
t +41 (0)22 365 15 50
www.festival-far.ch

Vivid colors during the second part of the movie/trip.
Arrived, gathered, spread out. Some free time before the show. Some of us wanted to see JLG's house, no so far from the lights of the Casino-Théâtre, nearby the Castle. Standing in water.
The aggressive blue, insisting and asking for Théâtre, Théâtre, Théâtre.

MICHELANGELO ANTONIONI (1960). *L'Avventura*

Some of us on the pier in front of the Casino, looking at the shades of the water, and enlarging their perception, a bit further, towards the little island where some of us wanted to disappear. Swimming and sleeping there: a night-nice project. Absorbed by the darkness, under the sky-trees.
But suddenly green and yellow electric lights on the island: not anymore desire to go there. Only the black birds going to sleep then, accepting this electric set, noisily.

ALFRED HITCHCOCK (1963). *The Birds.*
ÉRIC ROHMER (1986). *Le rayon vert.*
PETER GREENAWAY (1989). *The Cook, the Thief, His Wife and Her Lover.*

Some of us, eating and drinking, on the orange atmosphere in the lobby of the theater. Or going downstairs to the white clinical bathroom, side-by-side to the Stage Door. Could the color of my clothes be changed by this sparkling place?

Again, in the lobby, behind the doors of the theater, *we* imagine the purple of the curtains and the seats, the golden width of the Chandelier...

ALAIN RESNAIS (1961). *L'année dernière à Marienbad.*

Waiting is not the good word. Suspension. Sparse bodies. Spatial dramaturgy. Before the signal, the shadow of a call, when some of us already deduced it was time to merge into the gate, the lane, and then choosing a seat, a point of view.

Close to the stage, far enough, not too isolated or very alone.
But for sure in between: the stage in front of us, the technical table behind us – framed by the two operatic presences. Frontality.

And finally, as an opening, above us, the huge circular Chandelier. Starting to sing.

SIA (2014). *Chandelier*

Lettre à :
Anthoposcènes

Ciao.

The place: any (galaxy yoh are)

The situation: someone's working when we get in. making a sculpture, somewhere. it's blurry, but yoh can still see.
the loud noise reminds yoh to my father. the seat as well. Makes me want to leave.
someone other is cutting and modelling plants. modelling plants. modelling plants. each time yoh repeat it, sounds more and more ridiculous. Is like when yoh repeat a word so many times that starts to loose any kind of sense.

far*
CH - 1260 Nyon
t +41 (0)22 365 15 50
www.festival-far.ch

And so, is it possible to make sense of modelling plants?
And to make sense of watering human beings?
And to do that inside of a cooking pot?
And to do that to make them move?
And to treat human beings as plants?
And to treat plants as human beings?

For yoh, watering human beings is more understandable than modelling plants. So from now, if I say it, I say yoh, which means that I'm gonna start calling yoh as **it**.

The power of the collective subject doesn't mean anything if it is more important than plants or objects or animals or plastic bags or spoons or water or whatever or leftovers.

take away my eyes take away
my ears take away my arms take
away my knees take away my
heart take away my soul take
away my dreams take away my
goals take away my guilt take
away my shame take away my
fears take away my fate take
away my love take away my hate
take away my eyes take away

far*
CH – 1260 Nyon
t +41 (0)22 365 15 50
www.festival-far.ch

my ears take away my arms take
away my knees take away my
heart take away my soul take
away my dreams take away my
goals take away my guilt take
away my shame take away my
fears take away my fate take
away my love take away my hate
take away my eyes take away
my ears take away my arms take
away my knees take away my
heart take away my soul take
away my dreams take away my
goals take away my guilt take
away my shame take away my
fears take away my fate take
away my love take away my hate
take away my eyes take away
my ears take away my arms take
away my knees take away my
heart take away my soul take
away my dreams take away my
goals take away my guilt take
away my shame take away my
fears take away my fate take
away my love take away my hate
take away my eyes take away
my ears take away my arms take
away my knees take away my
heart take away my soul take
away my dreams take away my
goals take away my guilt take
away my shame take away my
fears take away my fate take
away my love take away my hate

Cut it all away from me

This is a love letter for the leftovers.
This is the break-up letter for the humanity that it think it is.

To which it may concern.

mercredi 22 août
jour 5

protocole du jour

Tout comme l'artiste d'origine iranienne Sorour Darabi qui, dans son spectacle d'hier soir : **Farci-e**, a préféré manger son texte plutôt que de nous le lire, pourquoi ne pas se lancer dans la l'écriture d'un texte que nous aurions, nous aussi, du mal à restituer ?

Nous décidons de nous lancer dans la traduction d'un texte d'une langue (et d'un alphabet) que personne d'entre nous ne connait : le **farsi**, cette langue persane parlée en Iran.

Nous demandons à Sorour un texte en farsi. Nous savons juste que c'est un poème. Chacun de nous s'essaye à la contrainte de cette traduction impossible avec les moyens de son propre bord : analyse graphique, tentative de trouver un alphabet arabe (base du farsi), travail sur l'oralité, tentative de travailler à partir d'une version du texte lue dans un miroir.

De manière fragmentaire, comme un déchiffrement, nous assumons le délire laborieux de notre entreprise.

Nous le comparons, sans plaisir, avec la traduction « officielle » fournie par Sorour Darabi.

پریا

شما عبارت "پریا شما عبارت "زیر گنبد ..." را انتخاب کرده اید ، جستجو در فرهنگ لغت برای یک کلمه انجام می شود و لطفا **یک** کلمه را فقط انتخاب نمائید.

يكي بود يكي نبود
زير گنبد كبود
لخت و عور تنگ غروب سه تا پري نشسه بود.
زار و زار گريه مي كردن پريا
مث ابراي باهار گريه مي كردن پريا.
گيس شون قد
كمون رنگ شبق
از كمون بلن ترک
از شبق مشكي ترک.
روبروشون تو افق شهر غلاماي اسير
پشت شون سرد و سيا قلعه افسانه پير.

از افق جيرينگ جيرينگ صداي زنجير مي اومد
از عقب از توي برج شبگير مي اومد...

« - پريا! گشنه تونه؟
پريا! تشنه تونه؟
پريا! خسته شدين؟
مرغ پر بسه شدين؟
چيه اين هاي هاي تون
گريه تون واي واي تون؟»

پريا هيچي نگفتن، زار و زار گريه ميكردن پريا
مث ابراي باهار گريه مي كردن پريا
***
« - پرياي نازنين
چه تونه زار مي زنين؟
توي اين صحراي دور
توي اين تنگ غروب
نمي گين برف مياد؟
نمي گين بارون مياد
نمي گين گرگه مياد مي خوردتون؟
نمي گين ديبه مياد يه لقمه خام مي كند تون؟
نمي ترسين پريا؟
نمياين به شهر ما؟

-شهر ما صداش مياد، صداي زنجيراش مياد

شما عبارت "پریا شما عبارت "زیر گنبد ..." را انتخاب کرده

→ se fait recherche la → sous le dôme... conte de votre fée " choisi avez vous ←

اید ، جستجو در فرهنگ

dans le dictionnaire

لغت برای یک کلمه انجام می

par un mot.

شود و لطفا **یک** کلمه را فقط

S'il vous plait, sélectionnez

.انتخاب نمائید

simplement un mot.

يكي بود يكي نبود

پریا! گشنه تونه؟ - »

Fée ! Tu ne pars pas ?

پریا! تشنه تونه؟

Fée ! Tu n'as pas soif ?

پریا! خسته شدین؟

Fée ! Tu n'es pas fatiguée ?

مرغ پر بسه شدین؟

Tu n'es pas trop occupée ?

چیه این هاي هاي تون

Que fais-tu

« گریه تون واي واي تون؟

et toi et toi et toi ?

شما عبارت "پریا شما عبارت "زیر گنبد ..." را انتخاب کرده

le jour de chance s'en mal à vous je suis en vie ... mal à vous qui sauriez

اید ؛ جستجو در فرهنگ

dans les pas de votre fille va

لغت برای یک کلمه انجام

j'ai entendu mentir la colère

شود و لطفا یک کلمه را فقط

je l'ai vue sermonner mêlée d'idées

انتخاب نمائید.

votre chance a un prix

یکي بود یکي نبود

celui de ma faiblesse

D'ADOPTER UNE APPROCHE JE SUIS SI PRESSÉ DU POINT DE VUE

MOURIR

از افق جيرينگ جيرينگ صداي زنجير مي اومد

OU HYBRIDE D' D'AGEL

DU POINT DE VUE D'AGEL, JE SUIS SI PRESSÉ D'ADOPTER UNE APPROCHE HYBRIDE OU MOURIR...

D'ADOPTER UNE APPROCHE GENERALITÉ DEUX APRES

MOURIR

...از عقب از توي برج شبگير مي اومد

OU ENTRECROISÉ SAUVAGE D' D'

... D'APRÈS DEUX SAUVAGES GÉNÉRALITÉS, ADOPTER UNE APPROCHE ENTRECROISEE OU MOURIR.

نمي گين برف مياد؟

? jouer flot justice vraie

نمي گين بارون مياد

jouer honte justice vraie

نمي گين گرگه مياد مي خوردتون؟

? et vous et eux vrai jouer merde hisse justice vraie

نمي گين دييه مياد يه لقمه خام مي كند تون؟

? vous siège vrai homme loué oui jouer jouir justice vraie

نمي ترسين پريا؟

? jusqu'où couine acheter achat ? vraie

نمياين به شهر ما؟

? laid rêche oui juste où et

Traduction originale de Sorour Darabi

Fées

Il était une fois
trois fées sont assises
elles sont nues sous le coucher du soleil
sous le dôme velu du ciel.

boo-hoo elles pleurent les fées.
Leurs larmes se coulent abondant comme la pluie du printemps.
leurs cheveux longs comme l'arc en ciel et noirs comme la nuit
et même plus longs que l'arc en ciel
et même plus noirs que la nuit.

Devant elles, dans l'horizon
la ville des hommes en enclave.
Derrière elles, sombre et froid,
le château légendaire au sommet.

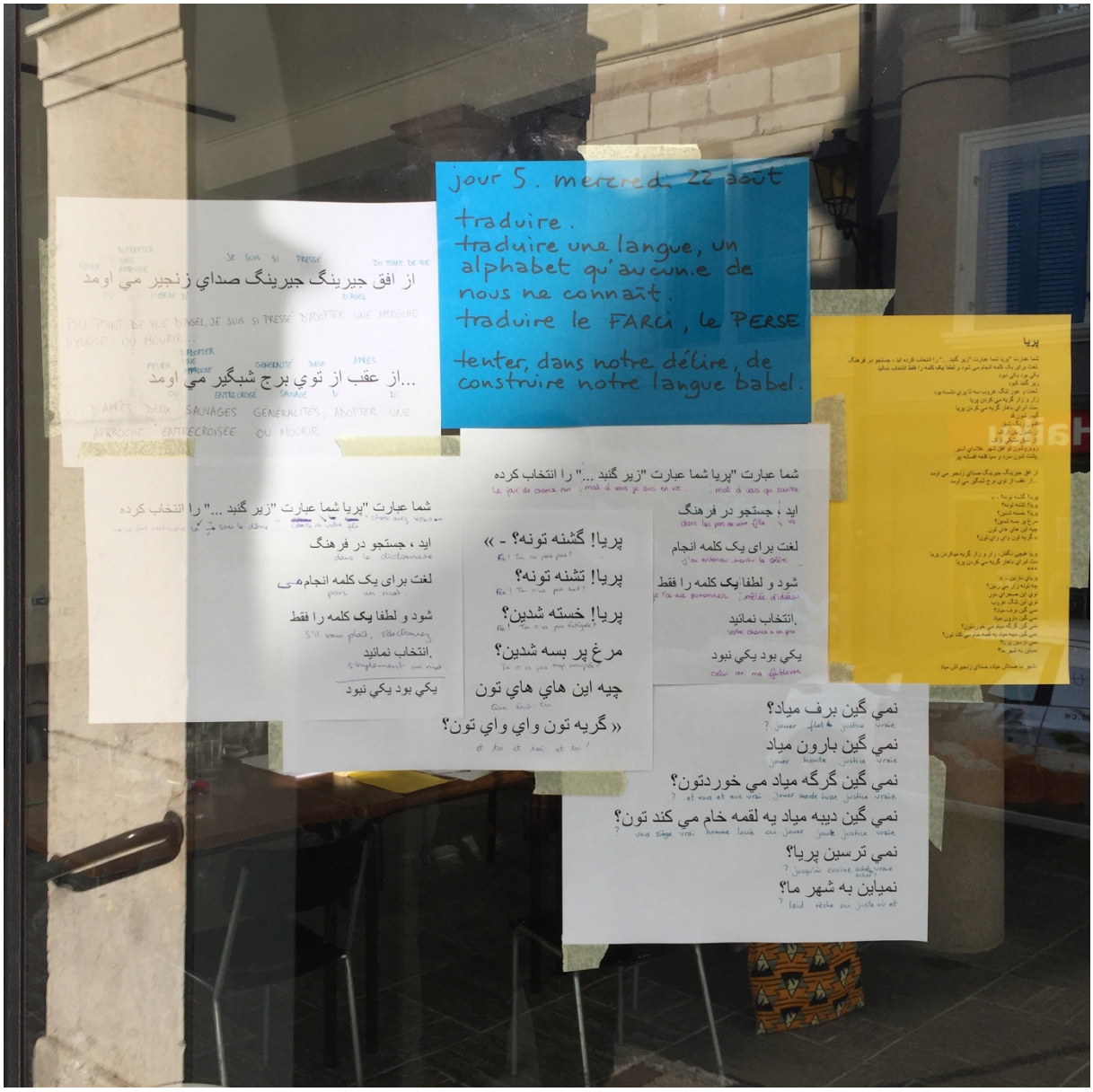
Depuis la ville devant elles
On entend le claquement des chaînes
et du château derrière elles
un gémissement nocturne.

hé les fées vous avez faim ou vous avez soif ?
Vous êtes fatiguées ? pourquoi vous pleurez ?
Les fées ne répondent pas,
juste elles continuent à pleurer : Boo hoo
Leurs larmes se coulent abondant comme la pluie du printemps.

Chères fées pourquoi vous pleurez, vous avez peur de quoi ?
c'est parce qu'il risque de neiger?
vous vous inquiétez qu'il va pleuvoir ?
vous vous inquiétez que le loup va vous avaler ou que le diable va vous manger ?
vous les fées vous avez peur de quoi ?

Mais pourquoi vous venez pas à notre ville ?

Hé les fées regardez !
comment je suis grand
regardez mon cheval blanc
avec son crinière en couleur de miel
regardez comme il court vite comme le vent


jour 5 . mercredi 22 août
traduire .
traduire une langue, un alphabet qu'aucun.e de nous ne connaît .
traduire le FARCI , le PERSE
tenter, dans notre délire , de construire notre langue babel .
از افق جیرینگ جیرینگ صداي زنجير مي اومد
...از عقب از توي برج شبگير مي اومد
پریا
شما عبارت "پریا شما عبارت "زیر گنبد ..." را انتخاب کرده
اید ، جستجو در فرهنگ
لغت برای یک کلمه انجام
شود و لطفا یک کلمه را فقط
انتخاب نمائید.
یکي بود یکي نبود
پریا! گشنه تونه؟ - »
پریا! تشنه تونه؟
پریا! خسته شدین؟
مرغ پر بسه شدین؟
چیه این هاي هاي تون
« گریه تون واي واي تون؟
نمي گین برف میاد؟
نمي گین بارون میاد
نمي گین گرگه میاد مي خوردتون؟
نمي گین دییه میاد یه لقمه خام مي کند تون؟
نمي ترسین پریا؟
نمیاین به شهر ما؟

jeudi 23 août
jour 6

protocole du jour

À la manière de la chorégraphe américaine Deborah Hay, et alors que nous ne sommes que des spectateurs, nous tentons d'écrire cet après-midi des **partitions chorégraphiques textuelles.**

Nous analysons la partition de Deborah Hay pour son solo *Fire*, 1999.

Nous observons que ce texte partitionnel est écrit à partir de 3 points de vue distinct :

le point de vue de la danseuse —

le point de vue de la chorégraphe —

le point de vue du spectateur —

Pour s'entraîner, Laurent danse plusieurs fois d'affilée un court solo, vis-à-vis duquel chacun.e peut se lancer dans une première petite expérience textuelle.

Portés par cet exemple et cette première pratique, chacun.e de nous se lance dans l'écriture d'une **partition textuelle d'une séquence d'une des pièces vues récemment** durant le festival.

Nous adressons ces partitions aux artistes concerné.e.s.

~~12 Mon corps prend plaisir à être ingénieux~~

~~*Son œuvre donne corps à une rencontre entre comédie et tragédie dans la logique absurde d'un inconscient où le sens est tour à tour courtisé, suggéré, trahi, nié. Ce sens quitte sa voie et y revient dans le même élan, affirme ses conclusions dans un langage inconnu, qui fait passer dans un même geste une grande clarté et un non-sens aléatoire ; avec une frénésie procédant d'un calme intérieur amusé ; avec une discrétion prête à tout révéler ; avec une sérénité bien ordonnée qui se moque apparemment de savoir si tel bras ou telle jambe va se mouvoir dans telle direction ou à tel moment, et qui exprime l'urgence d'une fuite qu'elle dansera le plus lentement possible.*~~

~~Barry Goldensohn, poète~~

FIRE, 1999

PREMIÈRE PARTIE

Il fait sombre. D'un coup, une lumière au loin. Une femme entre dans la lumière, avance sans rythme. Elle s'arrête pour choisir le moment de plonger dans le flux de la danse ; de se jeter à l'eau.

Elle commence au milieu d'un mouvement. Précis, son passage ; elle ciselle son approche vers moi. Le timing est complexe ; une ouverture de moments dans le déclin du temps vécu. Nous, spectateurs, ne la voyons qu'en partie.

Elle se tourne (je ne l'ai pas vue se retourner) et lance : « Qui es-tu ? » Des mondes s'entrechoquent en moi.

« D'où viens-tu ? » Elle boxe dans le vide, géométrique. Je rejoins la rive à la nage.

« Que voulez-vous ? » est sincère. « Feu », souffle-t-elle.

« Que voulez-vous ? » répète-t-elle. « Plus fort ! » Elle se saisit d'un chant de terres arides, brûlant à petit feu – un chaos qui scande son déplacement le long d'une ligne droite.

Un changement soudain, imprévisible, modifie sa trajectoire ; c'est une femme qui, maintenant, s'avance vers moi, mais elle fait aussitôt marche arrière. Elle reprend son déplacement ardent sur la ligne droite.

Son cœur exulte.

Elle marche en cercle, avec prestance.

Elle décrit un deuxième cercle (qui n'en est pas vraiment un, même si elle le voudrait), accrochée à une forme de logique intérieure, tel un acrobate marchant sur la corde raide.

Avec passion, elle se lance dans une variation de triplettes qui atténue la conclusion de la première partie.

DEUXIÈME PARTIE

La profondeur de l'espace scénique se révèle maintenant à nous par la superposition d'une danse viscérale et tendue, et de son déplacement en demi-cercle le long de l'avant-scène.

La femme sanglote en chantant, se dirige vers moi, visage détourné.

« Qui es-tu ? » dit-elle d'une voix rauque, apeurée. Elle s'est retournée pour me regarder. Le rythme de ses respirations inquiètes et sonores martèle mon corps.

« Que veux-tu ? » est dit sur un ton alarmé. Une série d'étranges halètements caverneux déchire l'air.

Des portes se rabattent avec fracas devant elle. Cela, elle le mime, en puisant à l'intérieur de son corps le bruit de ces injures qui lui claquent au nez.

Un gargouillement surgit, déborde de sa gorge, de sa bouche. L'eau fait céder les portes bloquées. Ses bras, en barricade devant sa poitrine, se relâchent peu à peu.

Soulevée et emportée par la masse liquide, elle bascule dans un sprint lent. Aux coups d'œil qu'elle jette par-dessus son épaule, nous comprenons qu'elle est suivie. Ce qui la suit rejoint ce qui est devant elle. Il lui reste tout juste la place pour s'inscrire dans la plénitude de l'instant.

TROISIÈME PARTIE

Elle se réveille et s'avance délicatement, comme si elle traversait une rue dans une ville étrangère ; elle nous regarde, mais ce qu'elle voit, ce sont des étoiles dans le ciel.

Elle se met à parler à un amant qu'elle imagine dormir à quelques pas de là. Ces quelques mots, ou d'autres, sont prononcés :

« Réveille-toi, mon amour. Je veux te montrer les étoiles. Elles sont si belles, ce soir. Viens, mon chéri. »

Son amant se lève. Elle le représente par la paume de sa main gauche qu'elle dresse à hauteur de son propre visage. Sa paume droite s'en approche. Cette deuxième paume la représente, elle. « Merci, mon amour. Je suis tellement heureuse que tu sois là. » Les paumes énamourées s'écartent de son visage et se tournent vers nous. Elles soupirent à la vue des étoiles. Elles se retournent l'une vers l'autre, se saluent, puis nous regardent à nouveau. Elles glissent sur la droite et se transforment en longue-vue.

La longue-vue serrée à deux mains, la femme balaie les étoiles d'un lent mouvement panoramique. Elle abaisse la longue-vue sans briser son intense concentration. Elle relève les yeux ; la longue-vue continue seule vers son nombril. Elle dit :

« *Elle rejoint la rive à la nage. Un chaos scande un chant de terres arides. Devant le maître, elle s'allonge à plat ventre, bouche ouverte : feu. Comme un bébé en présence de sa mère, elle brûle.* »

La longue-vue est maintenant braquée sur son nombril. La chaleur agit. La femme s'embrase. Nous sommes saisis par sa réaction. Ses mains s'écartent brusquement : la longue-vue disparaît. La femme recule d'un pas, s'éloigne. Nous voyons le feu agir tandis que les lumières s'éteignent.

~~Elle cherche du travail, de préférence un projet de création d'un ou deux ans, en collaboration avec un directeur de lieu inspiré et audacieux. En échange d'un généreux salaire annuel, elle s'engage à explorer le point de vue du corps sur la métaphysique, la nature, le mythe, l'humour, le pathos, l'histoire, l'horreur, la danse, le son, la poésie, la banalité.~~

~~Elle n'est pas une comédienne diplômée, plutôt une artiste ostensiblement alerte. Elle investit son corps cellulaire avec une perspicacité sans pareille pour en explorer toute l'inventivité, non pour gonfler son ego. Elle évite les stimulus extérieurs, préférant replacer la perception au niveau de ses milliards d'entités cellulaires.~~

~~Elle expérimente dans le champ de l'infinitésimal depuis plus de vingt-cinq ans, car les retours tant personnels qu'artistiques que lui font ses cellules constituent pour elle une source inépuisable.~~

~~Elle ne craint pas d'affronter le spectaculaire, elle a compris qu'elle ne subissait pas son charme. Le momentané est son muscle.~~

~~Pour éviter toute routine scénique, elle s'invente des consignes de mouvement qui sont impossibles à saisir par la simple logique. Cela perturbe d'une manière relativement violente les énergies habituelles et stimule un état de curiosité propice à l'investigation.~~

~~Elle aime jongler. Au lieu d'utiliser des balles ou des bâtons, elle s'entraîne à lancer quatre ou cinq expériences de perception à la fois. Certaines lui échappent, mais peu importe, elle les récupérera si leur absence se fait sentir. Le directeur doit comprendre qu'elle préfère jongler plutôt que jouer à la balle. Lorsqu'on jongle, on n'a le temps ni de transcrire ni de traduire. En s'affranchissant ainsi du savoir, on se met en situation de curiosité, de questionnement. Et c'est à cet endroit, pour elle, que le spectacle est vivant.~~

~~Le choix de ne pas travailler avec un miroir l'a obligée à inventer une autre manière d'appréhender sa propre présence. Il y a quelques années, alors en résidence dans une université d'art, elle cherchait un endroit pour pratiquer seule avant son cours. On lui a proposé le studio de danse classique. Quand elle a passé la porte, un constat choquant s'est imposé à elle. Voilà le type de lieu, semblable à des milliers d'autres dans le monde, où des personnes de toutes sortes, mais surtout jeunes et vulnérables, viennent danser. Avant même d'y entrer, les étudiants sont conditionnés pour venir s'agripper aux barres horizontales qui courent le long des murs et les coupent en deux à hauteur de taille. L'identification et la conscience de soi se cherchent dans les immenses miroirs. Une substance~~

partitions sur solo de laurent,

Une partition ?

La lumière est indirecte, douce. Un homme attend devant la vitre. À la gauche de l'homme, d'autres hommes et femmes passent sans rythme, l'air absorbé. À sa droite, cinq femmes sont assises sur des chaises, immobiles, avec leur attention braquée sur lui.

Puis, l'homme s'active, se met en marche à pas rythmés, un à un, et ce jusqu'à cinq, le dos et le regard droit. Stop – il s'arrête brusquement, puis agrippe la chaise de sa main droite, un pied suspendu dans sa marche. Sa tête pivote vers la droite, les yeux sont rivés sur un point, au loin. La pierre blanche en face de lui absorbe son regard. Je le regarde avec curiosité pendant qu'il me montre son profil. Derrière lui, un courant clairsemé d'hommes et de femmes, tranche avec son immobilité.

La chaise l'attend. Il fait le tour du dossier, s'assied. Oui, nous le voyons s'asseoir. Le siège est le dossier sont durs, ils lui renvoient son corps. Il pose ses mains sur ses genoux, les paumes tournées vers l'intérieur. Il nous regarde, chacune à notre tour, par trois fois. Mais qui sont-elles ?

Je rentre en moi, mes doigts prennent en otage mon nez. Elles le perdent, mais il revient. Je relève ma tête – elles sont toujours là. Absorbé à nouveau, il est tout en lui mais pendant moins longtemps. Oui, toujours là. Pour disparaître une dernière fois un bref instant. Là. Avant de relever la tête.

Une chaise. Juste cette chaise.

Il entre par la gauche, le regard droit – se pose-t-il sur la chaise ? – cinq pas, je compte cinq pas à sa marche, cinq pas avant que sa main droite attrape le dossier. Le corps étiré ; il nous cherche du regard, son visage par-dessus l'épaule, le buste encore engagé dans sa marche, son talon soulevé. Il s'assit. Droit. Les mains ouvertes, paumes sur son vêtement.

Instant d'immobilité.

Sa tête tombe, tombe dans le creux de sa main droite : point fermé, pousse de son côté, séparé. Il reste reste reste s'est redresse. Sa tête retombe et la main la retient. Il reste reste se redresse. La tête retombe et la main est là. Il reste se redresse.

Tombée pour penser. Tombée pour s'octroyer le temps de penser. Tombée pour se réassurer. La pensée dans ce qu'elle a de sécurisant ; l'enfant qui attrape son visage pour s'y cacher, l'adulte qui sèche ses larmes à leur naissance même pour n'être vu, celui qui pense simplement – pensons-nous simplement ? – celui qui pense dans toute sa complexité, impliquant son corps dans son intégralité

la tension dans le dos
le poids de la tête
l'arrête du nez contre le métacarpe
les muscles reposés des pieds
l'emprunte de la main restée sur la cuisse
la chaleur de cette main dans la peau

Mais la fragilité de cette pensée – comment respire-t-il ?

partitions sur extraits de pièces vues au festival,

Elle est de dos

Elle est de dos. Des lumières chaudes, chaudes mais juste sur sa peau, le reste est plongé dans le noir. Il n'y a qu'elle. Elles chauffent mon corps, mon flanc gauche en particulier, aucune ombre pour le laisser respirer. Elle est loin, couchée au sommet de l'estrade, derrière elle quelques mètres avant les rideaux, eux aussi noirs, comme l'estrade, comme le sol, comme chaque recoin de la scène. Son corps entier dans leur regard, aucun morceau de sa peau ne peut leur échapper sinon les ombres sur son corps nu. Ombres nombreuses. Les lumières lui tombent dessus, subtilement l'habillent. Elles ne sont que suggestions : chaudes et la peau devient vecteur de fantasmes, visions, imaginations. Il y a autant de place pour ce qui est là, elle et ses morceaux de peau, que pour ce qui s'efface dans les ombres de son corps. Elle, réduite à sa silhouette.

« Change »

Elle est de dos, déplace son bras gauche, l'allonge. A ce corps s'ajoute une voix, la sienne ?, celle de la deuxième danseuse en coulisse ? La voix sort des hauts parleurs, nous tombe dessus. Cette voix est chaude, tout comme le corps, elle comble vide, comme la lumière comble le noir. Aucune musique, simplement cette voix qui conte, raconte une vie marquée par la guerre, l'exile, l'oubli.

« Change »

Elle est de dos, plie son coude, sa main s'éclipse. Sa jambe gauche est fléchie au-dessus de sa jambe droite – c'est ce qui fait autant ressortir sa fesse gauche, ce qui lui donne son volume, sa présence et c'est aussi ce qui fait disparaître l'autre. Je ne bouge pas. L'os de mon bassin broie mes muscles que je cherche à détendre, ma peau. Je ne bouge pas. Le poids tout long de mon corps. Je sens le bois de l'estrade contre mon genou, mon bassin, mon épaule, mon coude droit. Je ne bouge pas.

« Change »

Elle est de dos. Relève son bras, alors façonné par ses courbes, lentement l'étend contre son visage entre peau et cuir chevelu. Le frottement et le sang circulant dans mon oreille couvrent le son de la voix qui me conte. Son coude attrape sa tête et sa main tombe dans le vide, glisse le long de ses cheveux noirs. A nouveau l'immobilité. Ne pas bouger. Seule mon diaphragme danse, une danse légère, de tous petits mouvements réguliers.

« Change »

Elle est de dos. Ma main lentement se soulève, elle attrape sur son passage quelques cheveux, vient trouver sa place dans le creux de ma hanche. Enfin un brin d'ombre sur mon flanc, fraîcheur. À chaque changement, il n'y a que ses bras qui se déplacent. Elle prend son temps, trouve sa position, celle dans laquelle elle pourrait rester une heure durant. Elle s'ancre dans l'estrade, comme si c'était elle qui épousait

son corps et non l'inverse. Ses pieds superposés, eux, restent ensemble, paumes en leur direction. L'incidence de ses mouvements est à leur image ; seuls quelques ombres, déménageant des omoplates à la colonne.

« Change »

Elle est de dos. Son bras passe le long de son ventre, disparaître à notre vue. Et jamais ne se retourne. Le cœur battant à chaque changement, accrochée plus à ce corps, qu'à l'histoire que j'entends. Pourrais-je l'apercevoir ? Jamais son visage ne leur parvient. A eux de le dessiner. Son visage pourrait trop en dire ou pas assez. C'est cette voix qui s'adresse à eux, pas ce corps. C'est cette voix qui leur raconte, ce corps n'est que support ; à eux-deux le voyage. Un corps nu sans habit dit ne dit rien de l'Histoire, il dit de l'Humain. À qui pourra se retrouver en cette femme que l'on modèle. Et qui la modèle ? L'Histoire, ce peintre pour qui elle travaille dans son récit, moi, eux, elle ?

« Change »

Elle est de dos. Sa main gauche s'arrête sur sa nuque. Mes doigts quelques instants offrent à ma peau le repos, mais très vite leur empreinte m'est chaude. *Je croyais qu'à la frontière un homme de SA allait me retenir, mais il ne se passa rien. C'est un jour en me promenant sur le Kurufürstendamm qu'un étranger m'aborda : « Êtes-vous folle ? Dans l'exposition « Le Juif éternel », vos photos sont accrochées, et au ministère de la Propagande, on raconte que vous avez écrits des contes d'horreur pour les journaux londoniens. Filez donc vite. »*[1]

[1] Je suis une sorcière. Kaléidoscope d'une vie dansée, Valeska Gert

Partition dernière séquence de
***Monument 0.5 : The Valeska Gert monument*, Eszter Salamon**

[…]

Un temps mort, les fantômes nus viennent de quitter le plateau après avoir activé, dans la pénombre de nos regards, des traces de mouvements déjà vus auparavant durant le spectacle. Mains sur les hanches. Levers des jambes sur le côté. C'est la fin d'un spectacle.

C'est la fin de quelque chose pour moi. La lumière s'allume, sans information autre que celle d'éclairer au mieux la situation. Un technicien entre sur scène, c'est la première fois que nous le voyons. Il apporte de la coulisse de droite, un par un, deux éléments d'une batterie : une grosse caisse et une caisse claire. Sa présence est aussi simple que la lumière. Il agit non spectaculairement, même s'il se sait regardé. Les deux danseuses entrent du fond du plateau, durant cet interstice, presqu'en cachette. Elles s'avancent vers nous, neutres, mais elles ne peuvent cacher leur métamorphose ; costumes et maquillage nous sautent aux yeux. Elles n'ont plus besoin de leur perruque, apparemment. Une nouvelle information, tâches colorées dans la blancheur du moment présent. Elles étalent un immense tissu noir sur le podium central, banderole noire inscriptions blanches, imaginaire de manifestations. Avant de quitter la situation, le technicien donne à chacune des danseuses, une baguette en bois. Disent-elles merci ? Elles sont déjà en avant-scène.

Dans leurs costumes trop grands : un t-shirt blanc maculé d'inscriptions et de figures géométriques peintes en noir ou rouge, les deux danseuses se préparent, frontalement. Nous prenons plus ou moins le temps de tout lire. Leurs costumes nous disent leurs attaques futures. Inscriptions en allemand, anglais ou français (« Je suis une vieille canaille ») anticipent les coups de baguette sur les caisses de la batterie. Vous allez voir. Et entendre.

La danseuse de droite, ruban de kamikaze sur le front, a le visage grimé de maquillage rose, masque qui semble avoir été dessiné par un tube de rouge à lèvres rose. Œil au beurre rose. Grosses lèvres, bavant, lipeuses, fait à la va-vite. Elle s'avance, vieille bouche prête, prépare son coup de pied-pédale sur la grosse caisse avant d'ouvrir sa grande gueule.

Je regarde le maquillage de la danseuse de gauche, il parait plus simple. Je m'interroge sur les deux traits de rouge à lèvres rouge vif sur chaque paupière, qui fatiguent ses yeux et descendent un peu plus bas, le long de ses tempes. Sa bouche, va dire, c'est évident, elle est au centre de l'attention, au centre du plateau, le même rouge sur ses lèvres, bien dessinées.

Coups de semonces, cirque, battements de tambour, prise de paroles gueulées. C'est un entretien, un dialogue en anglais, rythmé de coups de caisse. Les lèvres rouges sont journalistes, les lèvres roses sont Valeska Gert après-guerre. Le rouge pose des questions, le rose répond. Les lèvres rouges énoncent, les lèvres roses dénoncent. Elles s'agressent la parole. Je ne mémorise pas tout, mais j'avance mon corps, politiquement, pour mieux entrer dans ce qui se dit. Valeska rose change de rôle, devient journaliste. Valeska rouge change de rôle et répond. Chacun de nous retient ce qu'il peut. L'entretien file jusqu'au bout. Valeska rose redevenue rose propose de finir par une chanson : la chanson de la fin du monde, et invite un spectateur à la rejoindre.

Assise, reculée, sur la banderole noire, elle attend. Une spectatrice ose la rejoindre. Nous tous recevons les mêmes instructions : celle qui a osé doit poser sa tête sur les cuisses de Valeska rose, et nous devons imaginer que cette tête est un globe. Valeska chante et caresse le monde.

À ce moment de la pièce deux femmes se tiennent en scène sur la structure au centre.
L'ilot est inondé de lumière.
L'une est à l'extrémité droite, sur le côté bas du socle.
L'autre à l'extrémité à gauche du socle, plus haut.

On les différencie par leur corps d'âges et de tenues différentes.
En blanc mêlent le sportwear, au blazer à la tenue d'hôpital.
Se tiennent droites, attendent sous leur coupe courte couleur corbeau.

Le maquillage est fardé de bleu avec du rouge à lèvre pour l'une, d'un trait fin d'eye-liner pour l'autre.

Entament une nouvelle danse.

Grognent

Imitent

Des cochons, des truies

Tout est bon

L'élégance

S'anime en positions

Sous le groin

Cadré

En rythme

Chorégraphier

Le regard fixe

Elles semblent comme traversées par l'animal

C'est un cirque

Aux fous

Rires

Elles ne s'arrêtent pas
Pour elles c'est de Lard

Eszter Salamon, *MONUMENT 0.5: The Valeska Gert Monument*. Doll scene.

Primera parte: π number

The darkness is covering us all. I am standing on the stage in front of them, but nobody is aware of it yet. I start to prepare my movements. Geometrical. Sharp. Decisive. Everything but organic.

I burst with the frontal light and fake everything. Fake my hair, fake my pose, fake my voice, fake my movements. The only thing that is real is my speech.

This first image is important to make them realize. A whole picture that is, at the same time, imposing and vulnerable. The buzz helps me to get in context. A sound that is everything but present. Is everywhere, all the time. Scratchy and velvety. Sounds like a paradox, but at the end everything here is a paradox. And with here I mean everywhere.

I start to insist with my fakeness, my histrionicity. It's tensional but is a particular kind of. Sustained contractions of face and body, abrupt changes and then this state of isometric contraction again. Stillness means stiffness. Rhythm turns into a routine, as a place to live in, a constant. A π number. And this position of my voice that draws a mechanical nature.

The speech is repeated each time I step down and forward. Pointing with my finger, to make sure this direct communication to make them understand. To make them see what I see. My breasts are fake, my ass is fake, are you fake? Am I? I am the doll that the society wants me to be. All of us are. Maybe this faking thing is not such a thing, right?

The pungent and exhaustion are part of my body now, and this performance is becoming natural for me. I succeed at selling them the story and some laughs are heard in the background. The artificiality touching the limits that border the ridiculous, the shame.

I get the lowest part of the stage to emphasize this nature and the mistake shows up. The fake mistake. My broken voice. And I leave the room, just like this.

Eszter Salamon, *MONUMENT 0.5: The Valeska Gert Monument*. Doll scene.

Segunda parte: faceshopping

In the middle of the darkness, the lights turn on. A woman appears facing us in a straight and awkward position. Dressed in white and with intense blue shades in the eyes, she starts to make painful sounds. A strong but broken voice that matches perfectly her pose. Reminds me a doll: the fake hair, the rounded mouth and the articulated movements. Mimicking of artificiality is at the fore, that makes me get along with the repetition of the actions and the speech.

A fake doll with fake tits, a fake ass and a fake audience.

Over reactions, a voice that hurts and the speech as well. Clumsiness and toughness makes me feel certain kind of nostalgia of what is lost (I can feel this during all along the performance), certain rigor of what is coming next and certain suffering of what we have now.
One owns guilt and other's guilt.

Repetition as an important operation to talk about automatization and artificiality. She keeps on walking down with the same speech each time, and I think about artificial bloom, hydroponic skin, chemical release, synthesise the real, plastic surgery, social media, positive results, scalpel, lipstick, gel, action-camera-lights, violence and *my face is the front of shop, my face is the real shop front, my shop is the face I front, I'm real when I shop my face.*

The mouth of a baby doll and the voice of an air doll that deflates. Trembling. Stinging.

The last steps, with wailings in between, the morbidity get stuck in some moments, and sound as a fucked up CD. Turns into an unbearable moment that makes me feel awkward, responsible, guilty, hopeless. Which is the expected effect at the same time.

The morbid bipolarity when she leaves as a persona at the end.

Eszter Salamon, *MONUMENT 0.5: The Valeska Gert Monument*. Doll scene.

Tercera parte

The place: all in black with a stage in the middle. Give free space to move at both sides.

It is all dark, until a woman bursts into the space at the top of the stage, dressing a white over-all, short and fake wig and exaggerated and colourful make-up.

The light covers the front of the scene and the sound is soft, but tensional. Like a low frequency that works as a continuum, as an important background.

The woman facing the audience has tense movements, not only in the body, but also in the face gestures. The eyes are wide open, the mouth round as a doll and the voice matches this tensional situation: strong, fragmentatedly interrupted and clumsy.

She starts to walk down step by step, but in each one she takes her time to say the following in a rough and imperative way. Pointing at her breasts: 'This. Is. Fake'. Pointing at her ass with a little twist from the body to her left side: 'This. Is. Fake'. Pointing more gently with open hands to the audience: 'You. Are. Fake'.

This situation and speech are repeated each time she goes down with the same articulated movements and painful voice, until she reaches the bottom. At this part, she keeps on repeating but increasingly tensional with the fragmentation of the voice as a broken record.

At the end she relaxes her body and leaves the stage in a regular walk.

vendredi 24 août
jour 7

protocole du jour

Nous mélangeons les deux workshops organisés durant ce festival. Le groupe **Watch and Talk**, composé de 5 jeunes artistes qui discutent chaque jour des spectacles vus la veille, et notre groupe du **workshop d'écriture**.

Chaque année, en fin de festival, les artistes du groupe **Watch and Talk** prennent un après-midi pour présenter leurs travaux, sous quelque forme qu'ils/elles le désirent, à l'équipe du far°.

Le groupe du **workshop d'écriture**, gentiment invité cette année à participer à cet après-midi de présentations, en profite pour activer un travail d'écriture spécifique qui fait suite aux expérimentations de la veille sur les partitions chorégraphiques textuelles.

Durant chaque présentation, nous devons **écrire simultanément ce que nous voyons à partir d'un point de vue choisi instantanément**.

Si le résultat nous satisfait, nous l'envoyons aux 5 artistes concerné.e.s.

Elke,

Elle lit derrière son ordinateur noir, 3 autocollants*. Je ne peux lire d'où je suis. Elle lit en anglais. You came to me. Le bureau ressemble à celui d'une salle de classe, derrière la lectrice, un tableau où l'on écrit à la craie. Des indications pour le wifi de la salle. Ne pas boire l'eau du robinet. In your space, an empty space. I float alone. Elle a bu avant de parler. La cloche sonore du temple résonne tout à coup : des funérailles d'après-midi d'été. The tears start to fall down on my face. You can't run away. Ses cheveux bruns, son marcel noir, son écran noir, ses yeux baissés. Elle lance tout à coup le son d'une chanson, de plusieurs chansons, empty space, rempli de ces présences chantées, de nos présences silencieuses. Les funérailles se prolongent de l'autre côté des vitres. Elle maintient les yeux baissés ou fermés selon les extraits des chansons. Souvent des samples, des boucles, qu'elle rythme d'un léger balancement du corps. Des extraits choisis parce que les paroles nomment : empty space. Empty space. Empty space. Que regarde-t-on lorsqu'un espace est plein de sons ! Le visage de celle qui nous fait face. Le crâne de ceux assis devant nous.

Elle se lève, nous tourne le dos et écrit au tableau : "I can take any empty space and call it a bare stage" (Peter Brook).

De nouveau assise, elle lit son sur écran caché. Mais un autre écran sur le côté du bureau projette maintenant le texte lu. Je ne peux lire d'où je suis. J'écoute sa voix comme toute lecture. In what language? How does a body...? Judith Butler

* I ♡ human rights.

ETCETERA.

Elle se lève et explique, remue les bras : a constellation of references I've collected during the last two years.

Elke
Noter tout ce qui advient

Jeune femme.
Marcel noir.
Cheveux pas longs et pas courts non plus.
Assise à un bureau.
Speaking English.
Devant son ordinateur portable.
Elle lit un texte à haute voix.
Ses yeux restent sur l'écran et ne nous croisent pas.
Empty space.
Elle se répète de plus en plus.
~~Métaphore.~~
~~Qu'est-ce que ce vide représente ?~~
La cloche sonne.
Elle ne s'interrompt pas.
Au début gênant, elle devient bande-son, accompagnement de sa voix.
~~On s'y fait.~~
~~Elle aussi devient l'empty space.~~
Le texte se termine.
Elle fait passer une bande-son, qui vient s'ajouter à la cloche interminable.
Les deux mêmes mots, en écho, en boucle.
Elle lève son regard, elle semble émue.
~~Ce qu'elle a dit avait-il un poids pour elle ?~~
Ses yeux semblent vitreux, humides.
La musique, collage de différents morceaux, continue à résonner comme un disque rayé.
To fill my empty space.
It's a void that I can't fill.
La profondeur du propos se désaltère au fur et à mesure que le son se répète.
~~Désuétude.~~
~~Ça en devient ridicule.~~
Drôle, le temps de deux secondes, avant qu'elle se lève, se munisse d'une craie, et se retourne face au tableau noir.
C'est une citation.
Le son s'interrompt et reprend en même temps qu'elle écrit.
« I can take any empty space & call it a bare stage » (Peter Brook).
Le son s'arrête.
Devant son ordinateur, elle fait apparaitre un autre écran.
Du texte, encore.
Elle reprend la lecture.
~~Impossible de rentrer dans le contenu.~~
Une longue citation qui finit par Judith Butler.
~~Je n'ai pas compris.~~

Ludovic Vial, 24.08.18, atelier d'écriture du FAR

Textes du vendredi 24 août/ jour 7

« ELKE »

Assise derrière un ordi
sur bureau épais
Texte en anglais
Before you: Pénombre
After you: Lumière
Paroles de chanson comprenant
empty space
Enclenche la musique
Extraits en boucle
-> accélérés, ralentis, se décomposent à la suite
prendre un extrait
le déconstruire
le décomposer
l'analyser
et comprendre cette
obsession -> pourquoi ce besoin de
l'écouter en boucle?
regarde brièvement le
public
ne sais pas où poser son
regard
ferme les yeux
regarde
dans le vide
se lève
se tourne vers le
tableau noir
et écrit
à la craie verte
<u>« I can take any empty space & call it a</u>
<u>bare stage » (Peter Brook)</u>
la fin du mouvement de
poignet
coïncide avec l'arrêt de
la bande sonore
elle se rassied
met un powerpoint
lit des questions qui
touchent à cet
empty space
au langage
au corps
à une citation de
Judith Butler dans
<u>« Trouble dans le genre »</u>

Sarah Marie

Watch & Write

regard sur l'écran, entre elle et nous
assise, coudes contre la table
seuls mouvements ceux des épaules au rythme de la voix
le visage sans que les yeux ne se déplacent, paupières comme closes

e*mpty space*

ouverture de la bouche au rythme des mots
les lèvres qui découvrent les dents, tirent les muscles du cou

e*mpty space*

ça sort cette fois de l'ordinateur, voix et musique
elle recule les yeux clos, clos, clos, ouvert, ailleurs, clos
les bras désormais croisés sur le ventre
le pouce qui masse, masse la peau jusque dans le muscle

e*mpty space*

sortir de leur regard, plus que la musique, ils ne sont plus là
respirer, respirer, du coin de l'œil les épaules suivent
sortir de la pièce, sortir de la pièce, sortir de la pièce
ils ne sont plus là
l'écran, le son, l'intérieur de mes paupières

elle se lève, un temps de silence
craie verte dans la main gauche
sur le tableau noir elle écrit
« I can take any empty space & call it a bare stage » (Peter Brook)

se rassied, reprend sa lecture
la main gauche se doit de bouger
la nervosité s'y glisse chassé de sa voix

Merci
je me lève, pousse la chaise et bois

Marion,

jeu

debout droite – ses mains bougent à chacun de ses mots – ce qui reste dans sa gorge : son souffle – pression du point – ouvert – frappé contre la peau droite – le pouce en l'air

ensemble

elle sépare les groupes – ceux qui sont assis se lèvent – certains se rassoient – les voix s'élèvent – dans les mains les cartes et elle téléphone – regard sur le temps – regard sur ses participants – leurs mots – on lui pose des questions – elle s'arrête répond

temps

assise – lèvres pincées – langue mordillée – coup d'œil sur l'écran – le temps – joues tirées – elle sourit – à ce qu'elle entend – pieds en-noués – main sur le temps – une minute – normalement il vous reste une minute – rires – mains au fond des poches

écoute

ils passent – parlent – elle : genou sur la table – main droite sur la cheville – jeu de doigts – incontrôlés – sourcils au ciel – gourde en main

Empty space

Je bois de l’eau dans une bouteille en plastique
Je fixe devant moi, je suis droite
Je lis depuis mon ordinateur portable
Je bouge légèrement les épaules quand je veux accentuer un mot
Tout mon corps bouge très légèrement
Mon index se tient sur le clavier d’ordinateur et je bouge, comme s’il suivait le texte
J’ai des cheveux mi-courts, noirs, bouclés
J’articule, je mets des crescendos parfois pour souligner le sens du texte
Ma tête bouge, je la tourne
Je parle d’*empty space*
Une cloche sonne
Je souris et regarde à gauche, complice
Le son part de mon ventre
Mes épaules se baissent
Je parle d’*amour*
Je dis un milliard de fois le mot *empty space, empty space, empty space, empty space*
J’appuie sur le clavier d’ordinateur avec mes doigts, de manière saccadée
Je mets une musique
Je regarde droit devant moi, puis à droite
Ma bouche est serrée
Je passe ma main droite sur mon bras gauche
J’ai mis mon T-shirt noir, le plus simple que j’ai trouvé
Je bascule légèrement ma tête en arrière
Je soupire
Je ferme les yeux
Je balance la tête
Mon index et petit doigt de la main gauche sont relevés, mes bras croisés
J’ouvre les yeux
Je lève un sourcil
Je me caresse l’avant-bras gauche avec la main droite
Je referme les yeux
Je les ouvre à nouveau
Je bats des cils
Je reste immobile, seules mes prunelles se déplacent et mes paupières bougent légèrement
Je crispe ma bouche
Je décroise mes bras
Je pose les doigts sur le clavier noir
Je me tourne en me levant de ma chaise
Je prends une craie verte et j’écris au tableau noir qui est juste derrière moi
Mon corps se balance légèrement en se déplaçant vers la droite
Je m’assieds à nouveau
Je regarde en avant
Ma bouche s’ouvre quand je parle
Je parle par « à-coups »
D’un mouvement brusque, je tape avec l’index sur mon clavier
Je lève l’épaule
Les muscles de mon thorax apparaissent quand je parle
J’articule bien
Je lève rapidement la main gauche
Je bois une gorgée d’eau dans une bouteille en plastique
J’efface le tableau avec une grosse éponge jaune

« MARION »

Un jeu créé pour la dramaturgie d'une pièce
Trois types de cartes: Pour qui? Comment? Pourquoi?
Questions de processus
Scenarios positifs du futur
Pas des utopies
Mais des scenarios fragiles
Instables
Des solutions pour certaines personnes dans un temps donné

Imaginez, ensemble, par groupe de trois, un univers qui fonctionne en soi-même

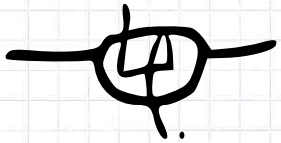
Pendant dix minutes, un entremêlement de voix aux mélodies hésitantes, enthousiastes, insatisfaites, déterminées, stratégiques, , , ,

3 scenarios:
Change books by magic. By that, change history where women have been left out. Integrate women's recognition in the collective memory so they feel justified.

Keep the power that prisoners have: courage. Inject a liquid containing consciousness so the potential of courage can be used in an helpful way.

End of the world. There is another world being prepared for humans to live in. To choose people that won't destroy it. A machine based on facial recognition is built. It selects kids that have pure qualities

Sa main droite. Sous la gauche. 2 cercles dans le sens des aiguilles d'une montre. 2 doigts qui montent qui disent : voilà ! Elle tient des cartes, retenues entre l'index et le pouce. Elle tente de se mettre dans une poche de la jupe longue verte. Sa main droite est droitière. Elle distribue. Elle pose les cartes restantes. Elle soulève un smartphone posé sur la table. Elle a une alliance à l'annulaire, fine, dorée. Elle entre dans la poche de la jupe verte. Elle croise l'avant-bras gauche et vient se lover dans le coude gauche. Elle reprend le smartphone, glisse le pouce sur l'écran. Le pouce glisse. Le pouce glisse. La main contient, le pouce agit seul, glisse sur l'écran. Le même rythme répétitif. ~~La~~ Puis, décision soudaine, elle se pose sur la joue, reçoit le poids du visage. Puis posée sur la table, joue avec la main gauche, doigts entremêlés. Pendante, cachée par le dossier de la chaise, rejointe par la main gauche. Elle reprend les cartes déposées sur la table, les étale. Attentive, en attente, elle reprend le poids de la joue droite. Les bouts des doigts pianotent, de nervosité, scansion du temps qui passe. Elle disparaît de nouveau derrière le dossier de la chaise. Retrouve le fond de la jupe verte, puis va chercher les cheveux, les ébouriffe, se pose rapidement sur la hanche droite, pouce à l'avant. De nouveau, lovée à l'intérieur du coude gauche. Les doigts se lèvent, tendus, un battement de cils. La même position, mais seul le pouce nerveusement, haut, un battement de cils. Longtemps reste immobile. Les doigts tripotent le haut d'une gourde violette. Quand la main est timide, les doigts légèrement courbés, vers la paume.



Marion.
Décrire sa
main droite
en mouvement

Flora,

The produce of knowledge in art fields.
Brazil.
Performer, part of a lot of minorities.
Can a metis speak ?
Anthropologist citation.
Survival strategies.
Feminist lesbian in academic field.
Not edited.
Judith Butler, again, harassed.
Being together as a strategy.
Workshop *impossible practises*.
Telepathy.

Ludovic Vial,
24.08.18, FAR

Petite femme aux sourcils et aux cheveux en partie rasés.
Elle est expressive.
Elle tient un petit livre jaune dans ses mains.
Elle a l'air sympa.
Je suis crevée, une très grande fatigue. Et j'ai mal au dos.

Qui sont les gens qui participent à la construction du savoir ?
Qui sont les minorités ?
Quels sont les corps qui ne sont pas représentés ?

Je flotte.

C'est intéressant mais je n'arrive pas à suivre. Peut-être parce que c'est en anglais ? Peut-être parce que c'est théorique ?

J'ai envie d'aller faire une sieste sous un arbre. C'est dommage car la fille a l'air sympa et elle a vraiment une coupe de cheveux incroyable !

Je n'arrive pas à me concentrer.

Survival strategy: to have voice
New ways articulating voices.

Peut-être qu'écrire va me permettre de rester éveillée. Je ne sais pas. J'ai une bouffée de chaleur. Il fait vraiment trop chaud.

Judith Butler
Brasil
Moving the structure
Radical imagination

J'aime bien la voix de cette fille. Elle parle de manière rassurante. Elle semble avoir la faculté de savoir ce qui est bien ou mal.

We cannot be alone.
Being together as a group, physically
Strategy

Avec un grand air malicieux, elle dit qu'on va faire de la pratique.

Peut-être que cela va me réveiller !

On fait une télépathie.
Il faut fermer les yeux. En moins de 2 secondes ma tête bascule et je sens que je m'endors. Puis on doit les ouvrir. Il me faut une fraction de seconde pour me redresser et cacher le fait que j'ai dormi.

On se regarde face à face dans les yeux avec M. Au début ça me réveille complètement. Je ne sais pas ce qu'elle pense, je découvre ce visage, beau, avec une bouche charnue. J'entends les bruits d'oiseaux. Je tourne légèrement les yeux. M. me regarde toujours intensément.
Un doute jaillit. Quelque chose d'important a-t-il été dit pendant que je me suis assoupie ? Est-ce que j'ai raté une consigne ?
M. me regarde toujours très calmement. A-t-elle remarqué que je dormais ? Sait-elle ce qu'il se passe dans ma tête ? Je voudrais pouvoir lire dans ses pensées. Je scrute. Je scrute.

elle est assise, noir sur noir, sa main dans les airs, capter l'attention des autres, la leur, la nôtre, la mienne, elle nous cherche, sa voix nous cherche, sa main droite nous cherche, son regard nous cherche, le calme de son corps nous cherche et elle lit, chaque mot est là, là dans sa voix, là dans sa main droite, là dans son regard, là dans le calme de son corps et là dans ses pieds, son pied droit – mains et pieds ensembles, aucune dissociation entre elle, elle et ses mots, elle et son corps, elle et elle, elle, elle

je suis assise, noir sur noir, ma main dans les airs, capter leur attention, ma voix doit leur venir, droite, franche, mes questionnements, mes doutes, mes réflexions, ma ne doit pas faillir dans leur traduction

télépathie.

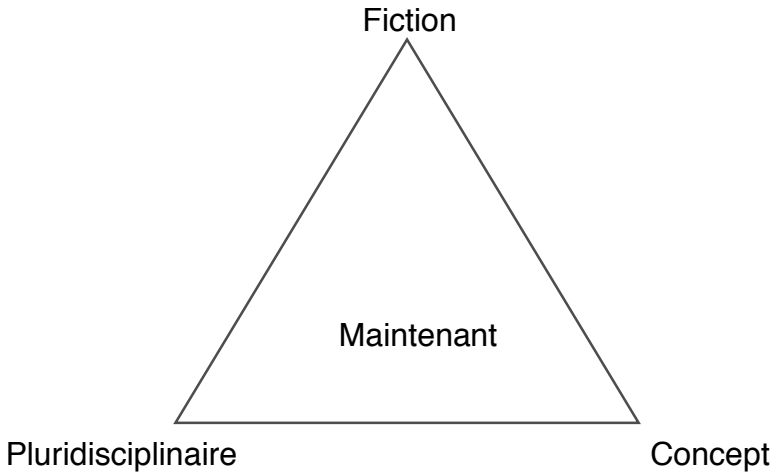
Flora
dessiner la
prosodie de
la langue

dessiner la
télépathie dans
l'oeil de Véronique

Maxime,

Invitation dans ma tête.

Une table, des papiers, des mots.
Un partage.
Tout de suite, maintenant, où est-ce que j'en suis.
Centre de recherches.
Livre, vidéos-inspirations.
Participe en donnant des références.
Création permanente, Filiou.
Merci Filiou.
Invitation à disparaître.
Galerie invisible.
Naïveté.
Une vidéo, qu'on finit tous par regarder.



Triangle *où je me situe maintenant dans mes recherches ?*

Observation no3, Ludovic Vial, 24.08.18,
atelier d'écriture du FAR

mains sur le visage, elles regardent, l'une note de sa main droite, l'autre a les coudes sur la table, leurs pieds sur leur extrémité, les talons soulevés, en dehors de leurs chaussures ouvertes — aucun mouvement

un groupe se forme, tous regardent, posés sur leurs pieds, mains dans les poches ou croisées dans le dos où sur le ventre, la droite par-dessus la gauche ou la gauche par-dessus la droite — aucun mouvement

et derrière il écrit les premiers mots sur le papier
et plus loin il se roule une cigarette
ils sont autour de l'écran toujours
à la fenêtre il trace son triangle mais ne le finit pas et retourne à l'écran
il s'en va fumer

et moi, et moi j'y pense à son triangle

elle sur sa chaise
ma main gauche contre le bureau, l'autre avec le stylo, ma main sur mon visage, celle au stylo ; est-ce que j'y suis ? est-ce que c'est ça ? est-ce que c'est moi ? puis-je dire ce que je recherche ? l'écrire ? dire ce à quoi je pense ? ce qui me fait ? l'écrire ?

RÉALITÉ – non non non réel – c'est le réel qui me plaît, ce qui est
— RÉEL
ÉCRITURE
et… et… CORPS
ou la recherche de soi(s)

Maxime : prendre soin des références, recopier le début d'un livre

Prélude

Cette nuit-là, peu avant que l'aube ne se lève sur les montagnes afghanes, ils avaient observé au sol un comportement inhabituel.

« Tu peux zoomer un peu, histoire de jeter un coup d'oeil ?

— Au moins quatre à l'arrière du pick-up.

— Et ce type, sous la flèche nord, on dirait qu'il tient un truc contre sa poitrine.

— Ouais, c'est bizarre la tâche froide qu'ils ont sur la poitrine.

— C'est ce qu'ils sont mis à faire ici ces derniers temps : ils enveloppent leurs putains d'armes dans leurs vêtements pour qu'on puisse pas faire d'identification positive. »

Le pilote et l'opérateur scrutent la scène sur le moniteur. Ils portent un uniforme en toile kaki, avec un écusson sur l'épaule — une chouette, ailes déployées, sur fond rouge, avec des éclairs entre les serres. Casque audio vissé sur les oreilles, ils sont assis côte à côte sur des sièges en simili cuir. Partout, des voyants

lumineux. Mais l'endroit ne ressemble pas à un cockpit ordinaire.

La filature a lieu à des milliers de kilomètres de là. Les images des véhicules, captées en Afghanistan, sont retransmises par satellite ici, sur la base de Creech, non loin d'Indian Springs, dans le Nevada,

Dans les années 1950, c'est là que l'on conduisait

Calixto,

pour Calixto, sa proposition étant un travail collégial d'écriture,
il a emporté nos textes le jour-même

présence corps noir communauté artistes dialogue
invisibilité mouvements sociaux production de savoir

catalogue

assis mais sur la table il observe regarde
ses mains creusent l'espace attrapent la lumière la gauche ses ongles surtout
ils miroitent jamais ne s'arrêtent
elles sont à son visage sur ses lèvres

ignorance inaccessibilité

samedi 25 août
jour 8

protocole du jour

Dernier jour du festival et dernier jour du workshop.

Nous posons un postulat et une question : **et si la semaine passée, à travers tous les spectacles vus durant le festival ou à travers notre vécu intime, était un état du monde actuel, comment restituer cette complexité ?**

Pour travailler littérairement, nous optons pour une méthode d'amalgames alchimistes. Chacun.e de nous pose par écrit deux mots définissant une journée de sa semaine ou le.s spectacle.s vu.s ce jour-là.

Tous ces mots sont distribués au hasard aux autres membres du groupe qui, dans un deuxième temps, doivent activer une deuxième mission : à partir de deux mots reçus en trouver un troisième qui enrichisse le sens de ces deux premiers mots. Ce peut être un mot inventé, ce peut être un groupe de mots qui fait image, chacun.e est libre.

Nous reproduirons cette mission jusqu'à ce que la masse des premiers mots ait trouvé une manière d'être dépassés, enrichis, perturbés, par la complexité du monde et par le travail imaginaire.

Face à ces quelques mots ou groupes de mots - image, deux options s'offrent à nous :

— soit les mots ou images de mots fonctionnent avec le verbe **renverser** du festival, et nous les écrivons alors sur une carte postale du festival

— soit les mots ou images de mots servent à l'écriture d'un texte personnel

renverser

festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fat.ch
fat°

l’explicitation mentale

renverser

festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-far.ch
far°

l'épiphanie imprévue

renverser

une

contorsion

nourrissante

festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2025
festival-ifr.ch

ifr°

renverser l'oeil passé

festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fat.ch

fat°

renverser

le spectre
à sept
rayons

festival-fat.ch
17-25 août 2018
vivants Nyon
festival des arts
fat°

renverser

l'indigestion

fgr°
festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fgr.ch

renverser

des crêvassidés

festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-ta.ch

ta°

renverser

fgr°
festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2025
festival-fgr.ch

l'inconnu lieu commun

renverser

festival des arts
vivants Nyon
17-23 août 2018
festival-far.ch
far°

les jeux de regards

renverser

les rires

en

origami

festival des arts
vivants Lyon
17-23 août 2025
festival-fat.ch
fat°

renverser

la déconvenue intelligente du Parkinson

festival des arts vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fat.ch
fat°

renverser

le chartien

fgr.°
festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fgr.ch

renverser

une balafre d'émotions

fgr.°
festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fgr.ch

renverser

l’archive amnésique

fgr.°
festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fgr.ch

to

renverser

yourself

festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2025
festival-tar.ch
tar°

renverser l'étouffement

festival des arts vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-far.ch
far°

parés
pour
nous
renverser
hystériquement

fgr°
festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fgr.ch

renverser

la cabriole

fgr.°
festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fgr.ch

renverser

le tabou de la passive ambition

fgr.°
festival des arts
vivants Nyon
17-25 août 2018
festival-fgr.ch

En cas de cranversement imposant

Par jour de cranversement, s'aguicher du bien-être, le clé de nerfs tournée, s'avancer au parlancofort, le dos droit tenu étiré tôt, suivre ses rêvassidées et serrer les regards, les serrer, les resserrer encore jusqu'à se confronter à l'esbroufantôme, y mécompris ses ombres, sans faire dépit aux paillettes, bien rugonner, oeil et oeil ouverts, à haute voix tendre l'évidé, en découdre à y laisser sa peau, dans le renvers de soi, d'émois, ou, si le cranversement se débalbutie trop, arborer sa balafre d'émotions et laisser fleurir, laisser fleurir sans attendre.

Cranversement

Douxième séquence.
Paix nombre.
Laiteuse danseuse antre en scène, s’assoie sur l’ailément du des-corps, peut-être en mousse. Elle regratte les spaixtateurs, gratitude transparampe, à temps et vénère sa réserve.
Sources îles noires, queue-de-cheveu, rose-à-lèvres et masquillage légers, costume blanc fantôme. Elle continue d’éttendre.
Le front sonore augmente, elle vise dur regard avant de se coucher violonnement sur le dos. Écart inerte. Plate.

Sarah Marie

Encore transversée

De ta passive ambition, tu ne t'es lassée. Elle était aux aubscules dès que tes yeux se fermouvraint. Elle était là à croquer le soleil à pleines dents et à enlasser la lune à pleines mains. Elle t'entraînait dans de folles rêvassidées alors que tu restais assise sur ton banc. A son contact, tu t'aguichais de bien-être. Au fond je crois que je t'enviais et que je t'envie toujours. Elle serrait tes yeux et bousculait tes bras, elle t'offrait ce généroparfum d'une silencieuse audace. Lui, s'est glissé dans mes archives amnésiques, car de toi je n'ai plus qu'une balafre d'émotions – les tiennes, les miennes, je ne les différencie plus depuis longtemps. Ce dont je me souviens ce n'est même plus l'odeur de ce généroparfum, mais ton souffle, ou le mien, lorsqu'elle était parmi nous, ta passive ambition.

Il y a des soirins où je m'enivre de tes souvenirs incomplets, ou des miens. Ils me transenversent, bien qu'ils ne soient faits de rien ; rires en origamis, sanglots volatiles, danses décriées ou carnets intérieurs, regards vénérés ou réserves nues. Et tous en lieu commun inconnu ce bleu fatigue qui animait ton regard ou le sien, celui de ta passive ambition.

Renverser la clé de nerf

J'ai renversé la clé
de nerf et j'ai regardé à travers
son œil
les paysages électriques des sensations
innominisables, le ciel
assombrissant des émotions
carnivoresques et la membrane mortiphérante de
la peau rétractaire.
Puis, je
l'ai posée sur ma bouche pour
qu'elle me raconte ce qu'elle avait
vu,
vussu,
surfleuré,
imaginemberlificoté.
« C'est trop tard
et c'est trop
                tôt »
qu'elle m'a
dit « C'est
trop tôt et
c'est trop   tard.
Trouve
        ma serrure

                maintenant ! »

Patrizia

Painkiller to kill the pain.

‘A painkiller, please’, that’s what my brain was asking me after yesterday’s situation. Nothing that could get the worst of me, but this present moment. This stinging bipolarity right on my shoes. Intermittent episodes of hysteria interrupted by episodes of depression. This binary mood was *le cle de nerf* to seduce Rugonner, though. He is a kind of obsessive psycho (like me), in the sense of the fact that he is devoted to venerate the reserve we all have inside of us. Our deepest thoughts and impulsions, free -or almost free, if that’s even possible- of any kind of social chains. He’s a lover of introspection, experimentation and the unknown common place. Doesn’t sound really like a psycho case, right? But because of this, he is devoted to psychosis as well. The nature state of mind without any kind of social and empowered control settled down by the pharmaceutical industry, and not only (which is also understandable). It’s still love, I guess. But is also a prison. The place I am right now. That’s why each time I consume a painkiller, he gives me in return a collectif d’insultes. Sounds disgusting, but he really wants to see me *s’aguicher de bien-être*, as people usually say. I mean, it’s his version of how I could get better, you know.

Having this psychosis because my body can’t synthetize the accurate neurotransmitters is like a conspiracy against myself. These synthetized chemicals really are a smoothie juice. It’s mine, my smell, my temperature, my fluid. I’m a living dead, but actually we all are for whatever the reason it is.

‘Insanity’ for him. Twisted anyway, but the real truth is that when I have those pills, the only thing I feel is relief. Revelation. Revolution. Sweetness.

To put you in context is like a nuclear implosion released by a little, tiny and minimal dot that you just swallow. So easily, right?
Is like when you clean up your diarrheic ass with a red velvet.
Is like the incarnation of the saint after sex.
Is like les revenants getting out from the grave. We all are revenants in this society, though. We all have corpses in the closet, isn’t it?

Today I am a ghost. I’m an *esbroufantōme*, if you know what I mean. It’s like being an ordinary ghost but with hang-over and a bipolar disease, you know. La migraine de puta is burning me alive from the inside. Like a witch, you know. And why puta? Because I’m taking this advantage of *la frite* to sleep with Rugonner. Yeah. I’m so slutty that hurts. Nicely. But ‘nice’ in my terms, you know.

I am a slut and I appropriate this word proudly. Because for me is a place to resist, a place to live in, forever. I hate the binary version of women seen as a mother or a whore. The virgin Marie who was pregnant by the Holy Spirit or the trashy and promiscuous streetwise witch that has a one-way ticket to hell.

I like to fuck. I like saliva. I like haemorrhage. I like to test. I like love. I like incarnation. I like the vomit. I like purification. I like to digest. I like to give back. I like the spasmodic sensation of orgasm and drugs. I like to stay away. I like to get attached. I like pain. I like relief.

And what is the disease and what the wellness?
Who can say that I am sick or healthy?
Fuck off all those parameters of healthiness and normality. Fuck the medical system and its establishment for controlling desire and pleasure.
We all like to fuck because we all are sexual beings, right?

And as long as I'm writing this thing, the migraine is burning my fucking head up. I want to be able to synthetize the caress, the kiss. But I also want the sound of the snow falling. To turn this voice off my head for once and for all.
So, I have to choose whether if synthetizing or desire. You always deal with pain at the end, you see? Can't kill the pain.

This is my secret and it's mine. So, whoever is reading, after reading it, please, burn it alive. Like myself.

Renverser vénérer

Vénérer la réserve, c'est se fondre dans un mouvement de pudeur
Vénérer la réserve, c'est adopter un chemin de simplicité, frayé dans le silence
Vénérer la réserve, c'est une tentative de regarité sur le monde
laisser venir à soi les esbroufantômes
Vénérer la réserve, c'est faire la nique à l'opinion
montrer son cul à la singularité
cette enfant orgueilleuse, reine d'aujourd'hui
Vénérer la réserve, c'est aussi nourrir sa colère
emmagasiner les insultes pour vociférer
plus tard
préparer le cranversement :
Migraine de pute !
Politise ta frite !
Digère la diarrhée et rugonne sans plus attendre !

Pour créer un scénario qui ne soit ni pauvre, ni tyrannique,
collectez un certain nombre d'*insultes*.

Veillez à ce que celles-ci soit, ~~soit reconnaissantes~~, soit sous la réserve.

Si le deuxième cas prévaut, vénérez-le.

Si le premier cas prévaut, *aguichez-vous de ce bien-être*.
Il agira sur vous comme un bon anti-douleur.

Ainsi vous pourrez trier la merde de l'harmonie,
et peut-être enfin savoir ce qu'il y a entre.

Les regards bien serrés, *la clé des nerfs en main*,
prenez ces insultes et faites-en la révolution.

Vous prendrez garde aux **fantômes** pendant cette tâche,
et aux **éventuels renversements du passé**.

Il est possible que
certaines des insultes
rayonnent aussi,
et vous mettent à cran.

Vous resterez *concentré* et rugirez intérieurement si nécessaire.

Le scénario apparaitra comme par enchantement.

Renverser le regard

Il y a une femme
Dans le rétroviseur
C’était une PainKiller

Elle nous tient
À clé de nerf
Et se renverse
C’était une PainKiller

Lèche ses doigts
S’aguiche de bien-être
Elle a du cran
C’était une PainKiller

Imite

Vénère

Un fantôme

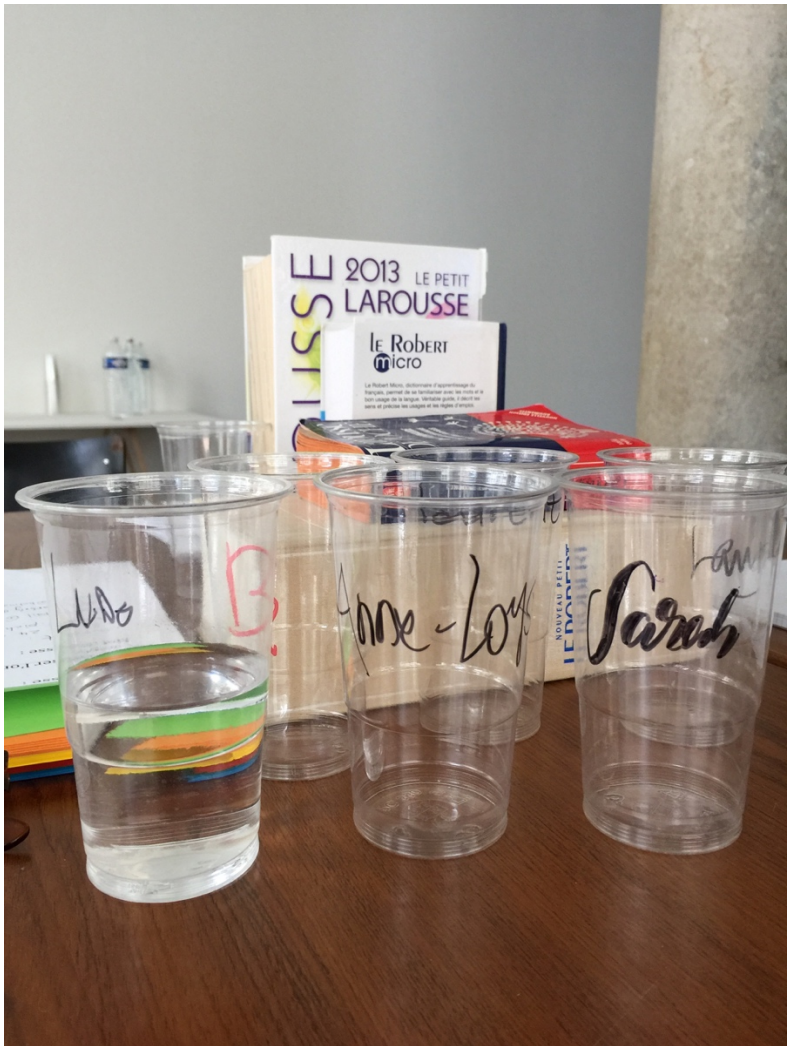
Are you talking to me?

Reconnaît

L’insulte

Vénérée

C’était une PainKiller



renverser